

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE CARDINAL PIE

ÉVÊQUE DE POITIERS. (1)

---

Le nom de Mgr Pie a jeté un si pur éclat, a laissé une si forte trace dans l'Église de France, et même dans l'Église catholique tout entière au XIXe siècle, que l'histoire lui donnera une place distincte comme à un grand Évêque, ouvrier d'une grande œuvre.

La grande œuvre qu'il accomplit fut, pour sa très large part, ce travail de concentration des choses catholiques autour du Saint-Siège, qui est certainement le fait prédominant de l'époque contemporaine, comme il restera le fait le plus salubre dans son résultat, puisqu'il aura abouti à rendre inexpugnable le rempart de l'autorité et de l'unité religieuse dans un âge de révolution et de désagrégation universelle.

C'est au service de cette cause que, pendant quarante ans, Mgr Pie a mis une haute intelligence, un vaillant caractère, une volonté persévérante et tous les trésors d'un cœur qui avait placé Rome au centre des objets de sa prédilection.

Aussi l'impression qui ressort de cette vie est-elle une impression de grandeur, d'élévation et de force, digne d'un autre âge. A voir ce successeur d'Hilaire concevoir si magnifiquement le règne de Jésus-Christ, l'aimer si passionnément, le prêcher si éloquemment, le proclamer si fièrement, le servir si fidèlement, le défendre si intrépidement, on prend quelque idée d'un de ces Pères de l'Église, qui furent comme un ferme rempart contre les erreurs de leur temps.

## I

### DE LA NAISSANCE AU SACERDOCE.

(1815-1839.)

L'enfant prédestiné à jouer ce rôle éminent dans l'Église de Dieu naquit le 26 septembre 1815 dans le village de Pontgouin, au diocèse

(1). Cette notice biographique est un abrégé de l'admirable HISTOIRE DU CARDINAL PIE par Mgr Baunard, 2e édition, 1886.

de Chartres. Son père Louis-Joseph Pie était cordonnier et fils de cordonnier ; sa mère Anne-Elisabeth-Aimée-Désirée Gaubert était d'une lignée tout aussi humble. C'était donc bien encore la vérification de ces paroles du Palmiste : *Suscitans a terra inopem... ut collocet eum cum principibus populi sui* ; le Seigneur l'a tiré de la poussière pour le placer au milieu des princes de son Église.

Le fils de l'artisan ne cessa d'aimer, d'honorer et d'assister la famille d'ouvriers où l'avait fait naître la bénédiction du Dieu de Nazareth. Il avait moins gardé le souvenir de son père, qu'il perdit de bonne heure ; mais sa mère fut pour lui l'objet d'un vrai culte, et elle se montra digne, en toutes circonstances, du haut rang où elle se trouva placée dans la société par l'élévation de son fils.

C'est le dimanche, 1er octobre, fête du Saint-Rosaire, que le nouveau-né obtint la grâce de la régénération baptismale avec les noms de Louis-François-Désiré-Édouard. La date et le lieu de son baptême laissèrent dans son esprit et son cœur une empreinte ineffaçable. Il ne se passait jamais un anniversaire de ce beau jour sans qu'il le solennisât par un acte de dévotion spéciale, et à ce souvenir s'associait inséparablement celui de la consécration que sa mère avait faite de lui à la Reine du Ciel.

On ne tarda pas à remarquer en cet enfant un saisissant contraste entre la débilité de sa constitution et la vivacité précoce d'une intelligence éveillée sur toutes choses, et particulièrement sur les choses religieuses.

Dès qu'Édouard fut en âge, il partagea son temps entre l'église et l'école. Prier, voir les cérémonies, dresser de petits oratoires et les orner de fleurs était sa plus grande joie ; servir la messe était comme un petit triomphe. A l'école il comprenait tout, apprenait vite et n'oubliait rien de ce qu'il avait appris.

Sa principale école était le presbytère. Le curé, M. l'abbé Lepoivre, n'était pas un homme de lettres, mais c'était un homme de foi. " Confesseur de la foi " sous la Révolution, " il avait traîné la chaîne à l'île de Ré " parmi les forçats. Qu'on juge de l'impression que de pareils récits durent faire sur l'âme de cet enfant précoce.

Dès cet âge tendre on pouvait tout présager de lui. Déjà même l'orateur commençait à paraître. Un jour, à un repas de noces célébré dans la famille, Édouard, âgé de huit ans, demande à dire quelques mots, et montant sur une table, improvise à l'adresse de ses grands-parents un si charmant discours, qu'il fit pleurer les vieillards et applaudir tout le monde.

Il avait huit ou neuf ans lorsqu'il se rendit à Landelles pour la fête de saint Médard, patron de la paroisse, à laquelle devait prêcher M. l'abbé Lecomte, alors professeur de philosophie au grand séminaire de Chartres. Le sermon ravit l'enfant, la piété du prédicateur l'édifia singulièrement et lui fit dire plus tard : *Videbam faciem ejus tanquam faciem angeli* : son visage me semblait être celui d'un ange.

C'étaient les préludes de sa vocation au sacerdoce. M. Lepoivre ne tarda pas à en voir les germes et annonça aux heureux parents sa détermination de faire faire au petit Édouard son cours d'études. Les livres furent achetés, ; le vicaire, M. Lefranc s'improvisa professeur. Les premières études de latin commencèrent, et tout de suite prirent un élan à effrayer le maître, ancien dragon de l'Empire, qui avait oublié bien des choses de son rudiment sur les champs de bataille et qui avait peine à suivre cet essor rapide de son élève.

La première communion mit le sceau à ces grâces prévenantes. Quand il eut dix ans, il y fut admis le dimanche, 25 juin 1826. Il n'oublia jamais ce jour de la visite divine et par son testament légua à l'église de Pontgouin l'ostensoir et le ciboire de sa chapelle privée ainsi que sa chasuble et son étole pastorale blanche, brodée or et soie.

Cependant l'enseignement du presbytère du village devenait insuffisant. M. Lepoivre sollicita l'admission d'Édouard au petit séminaire du Saint-Chéron. En attendant qu'il y eût une place vacante, il confia l'enfant à un excellent laïque, M. Alexandre Brou, qui dirigeait à Chartres un établissement justement estimé. Édouard suivit les cours en qualité d'externe.

Ce fut à cette école que le beau littéraire commença à lui apparaître. M. Brou était homme d'étude et de goût ; humaniste distingué il aurait pu écrire ; sa modestie s'y refusa. Mais son côté supérieur était une religion communicative ; aussi sa maison fut-elle, pendant cinquante ans, une pépinière d'hommes distingués, mais surtout de chrétiens.

La pension de M. Brou se trouvait presque en face du grand portail et sous les deux clochers aériens de Notre-Dame. Édouard en conçut une impression profonde ; puis il assistait aux offices de la cathédrale. C'était une autre école, ou son âme, s'ouvrant aux magnificences du culte, prenait l'idée et le goût de la sainte liturgie, dont la beauté fut une des passions de sa vie.

Là encore lui fut donnée la vision habituelle de l'homme de Dieu

qui lui était déjà apparu et qui lui avait fait une impression si profonde. M. Lecomte était devenu curé-archiprêtre de Notre Dame et l'influence qu'il exerça sur le jeune écolier devint une grâce victorieuse, qui l'affermirait à jamais dans le sentier de la vertu.

En 1827 Édouard Pie entra au petit séminaire de Saint-Chéron. Cette maison avait alors pour supérieur M. Louis Chouet, d'abord disciple, puis compagnon et collaborateur du célèbre abbé Liautard dans la restauration des collèges et écoles ecclésiastiques. C'était un vrai supérieur, instruit, zélé, pieux, mettant son séminaire dans le travail, la règle, l'esprit de religion et de famille.

M. Chouet eut bien vite distingué le jeune Édouard, qui d'emblée s'était placé à la tête de sa classe. Un autre genre d'intérêt, celui de la compassion, l'attachait à cet enfant d'une constitution si frêle. Il lui fit l'aimable ordonnance de passer le temps des études dans les jardins, les vergers et le bois de Saint-Chéron, ce qui n'empêcha pas l'écolier d'être toujours le premier dans les compositions.

Bientôt vint pour Édouard le jour d'une grande douleur. Le 21 juin 1828 son père mourut d'une fièvre cérébrale qui l'emporta subitement. Il y eut d'autres déchirements à la fin de la même année scolaire. Les funestes décrets de Mgr Feutrier dispersèrent le séminaire de Saint-Chéron. L'évêque de Chartres était trop fier et trop respectueux envers les Ordres religieux pour soumettre ses professeurs, quoique séculiers, à l'outrageante déclaration qu'aucun d'eux n'appartenait à une congrégation non autorisée, et à se défendre comme d'un crime de ce qui est la perfection des conseils évangéliques. Les élèves furent dispersés chez les prêtres du diocèse. Édouard avec deux autres fut envoyé chez M. Sureau, curé d'Épernon. C'est là surtout qu'il prit l'idée du curé de campagne dans la sublimité de ses rudes fonctions. Il resta sa vie entière un fils reconnaissant pour ce digne prêtre.

A la fin de 1829 le séminaire fut autorisé à se rouvrir et Édouard y reprit le cours désormais ininterrompu de ses succès. Épris de la poésie latine, il savait Virgile par cœur, et c'est de lui principalement qu'il emprunta, sans doute, cette grâce harmonieuse, qui est une des plus belles qualités de son style.

Le choléra éclata à Chartres en 1832 ; le dévouement de M. Lecomte mit le comble à l'enthousiasme que déjà le jeune élève éprouvait pour lui. A la rentrée des classes ce fut lui qui prêcha la retraite aux élèves. Ces exercices firent sur l'âme d'Édouard une impression ineffaçable ; il redoubla surtout de tendresse envers la Mère de Dieu.

Le surnaturel envahissait dès lors cette nature qui devait lui appartenir tout entière.

Bâtie sur ce roc, la vocation sacerdotale devenait inébranlable. Aussi bien l'Église avait les yeux sur lui ; l'évêque de Chartres l'avait distingué de bonne heure.

La rhétorique d'Édouard fut éclatante de succès ; il en sortit avec tous les prix de sa classe. C'était pour lui l'heure d'entrer dans la carrière. Son choix était fait ; il allait être prêtre ; mais sa faible santé semblait devoir y mettre obstacle.

Il devait entrer cette année-là au grand séminaire ; mais ses maîtres, redoutant pour son tempérament le régime de cette maison, le gardèrent à Saint-Chéron et lui confièrent une petite classe. Le professorat fut pour lui une vie d'étude et de sanctification, en même temps qu'un apprentissage de la vie apostolique.

En 1835 le jeune professeur entra au séminaire de Saint-Sulpice, où Mgr de Chartres envoyait l'élite de ses séminaristes. La vie du jeune lévite allait entrer dans une nouvelle phase.

Ce fut le 5 octobre 1835 que M. Pie inaugura sa vie de grand séminaire à Issy par les exercices de la retraite générale. Tout d'abord il plaça haut ses aspirations en écrivant en tête de son recueil de pensées les paroles si belles et si connues : *Sacerdos alter Christus*, " le prêtre est un autre Jésus-Christ."

Son remède contre la tristesse provenant des souffrances physiques était de visiter le petit sanctuaire de Notre-Dame-de-toutes-grâces, élevé près du jardin par l'illustre M. Émery, et dont on lui avait confié l'entretien et la garde. La prière de prédilection qu'il y récitait était la *Stabat*.

Les études philosophiques s'emparèrent fortement d'une intelligence naturellement portée vers les choses élevées, et, autant que sa santé le lui permettait, il s'y livra avec ardeur. Il y eut un moment où d'insupportables douleurs firent craindre qu'il ne pût continuer l'année à peine commencée ; mais le vaillant jeune homme tint bon, et " avec l'aide de la bonne Vierge il alla jusqu'au bout." Ce sont ses propres paroles.

En 1837 il entra au séminaire de Saint-Sulpice à Paris pour l'étude de la théologie et la préparation prochaine aux saints Ordres.

La ferveur était grande alors à Saint-Sulpice. Un juif converti, de chétive apparence, Jacob Silbermann, le premier fondateur de la Congrégation du Saint-Cœur-de-Marie, enflammait les âmes du

zèle de l'apostolat dans les contrées infidèles. M. Pie s'en édifiait, et bien des années après, dans un éloge du bienheureux (à présent saint) Pierre Claver il faisait allusion à ces jeunes et fervents lévites, groupés autour de celui qui, à son insu, était déjà leur père, et s'enflammant tellement au récit des œuvres de Pierre Claver, qu'ils résolurent de se vouer comme lui à la conversion des nègres, mission qu'ils poursuivent vaillamment sur la terre d'Afrique.

A Saint-Sulpice la vie d'étude marchait de pair avec la vie de piété. Dans ce champ nouveau, l'abbé Pie retrouvait encore la supériorité qui l'avait distingué au cours de ses humanités. Dans les argumentations on jouissait de voir cet esprit pénétrant proposer une objection ou soutenir la discussion avec une force de logique et une courtoisie de formes qui tenaient les auditeurs sous la charme.

L'étude des Pères faisait aussi l'occupation du jeune clerc ; celle de l'Écriture-Sainte conquit dès lors sur son esprit cet ascendant souverain qu'elle n'abdiqua plus.

Le 16 avril 1837 M. Pie fut promu à un ministère qui allait être le début de son apostolat ; il fut chargé du catéchisme de persévérance. Sa réputation dans ce ministère s'établit promptement parmi ses condisciples, et bon nombre d'entre eux sollicitaient chaque dimanche la faveur de pouvoir l'entendre. Quant aux enfants il les fascina si bien que tous pleurèrent quand au bout de deux mois, forcé par l'état de sa santé de dévancer l'époque des vacances, il dut leur faire ses adieux.

Les ordinations vinrent ensuite successivement le combler de grâces célestes ; surtout le sous-diaconat le 9 juin 1838 et la prêtrise le 25 mai 1839. Le jour de l'ordination du futur évêque de Poitiers était celui-là même où ce célébrait à Rome la canonisation de saint Alphonse de Ligori. Il y a des coïncidences qui sont des présages dont Dieu a le secret.

## II.

### DU SACERDOCE A L'ÉPISCOPAT.

(1839 — 1849.)

C'est à Chartres que M. Pie reçut l'onction sainte, et le poste qui lui était assigné d'avance par son évêque était celui de vicaire de

la cathédrale, dont M. Lecomte était curé. Le jeune prêtre prit son habitation tout près du temple majestueux ; sa mère vint demeurer avec lui, et cette réunion si consolante pour les deux cœurs ne dut finir qu'avec la vie.

C'était un humble Nazareth que cette communauté du jeune prêtre et de sa mère. Le ménage était pauvre, mais quelle sollicitude maternelle d'un côté et quel respect filial de l'autre !

La maison curiale était à quelques pas de là ; c'était pour M. Pie un vrai cénacle. M. Lecomte était avant tout un excellent maître de la saine doctrine ; il croyait au magistère infaillible du Pape, comme à l'antique tradition de la doctrine catholique.

Une autre science, celle de la vie, celle du monde et des hommes, vint de bonne heure au jeune prêtre, et elle lui vint du même maître. C'est de lui encore qu'il apprit à se garder de l'illusion de ceux qui s'imaginent servir la vérité en ménageant l'erreur, et qui par égard pour le loup, font le procès de l'agneau. Surtout il était là, auprès de M. Lecomte, à l'école du cœur ; il y apprit la science de l'amour de Jésus-Christ et de l'oubli de soi-même. Et quelque chose était plus instructif encore que les leçons du maître : c'était l'exemple de sa vie.

A cette école et à celle du digne prélat, (1) qui occupait le siège de Chartres, l'abbé Pie devint bientôt maître lui-même. M. Lecomte était un de ces orateurs qui mettent dans leur parole une âme de saint, de théologien et de poète. La forme antique de l'homélie avait ses préférences. " Quel maître ! " s'écriait en l'entendant un haut fonctionnaire de l'Université. " C'est de l'or en barre, " répétait l'évêque après chacun de ses discours.

Mgr de Montals, orateur et écrivain, avait d'autres mérites dans un autre ordre de sujets. C'était dans sa guerre contre les ennemis de l'Église que le pontife déployait les rudes énergies de sa parole et de sa plume. Ainsi quand nous verrons M. Pie manier l'homélie comme l'un de ses maîtres et la polémique comme l'autre, nous n'aurons plus à nous demander à quelle école sa jeunesse avait pris des leçons.

Il fut bientôt leur égal. Ces trois hommes se complétaient par leur genre d'éloquence, et ensemble ils formaient dans la chaire de Notre-Dame un triumvirat dont Chartres se ressouvient avec orgueil.

(1) Mgr Clausel de Montals.



Dès les premiers mois de sa prédication le jeune vicaire fut amené à sortir de la routine des prônes au jour le jour, pour embrasser un même sujet qu'il poursuivit dans trois discours demeurés célèbres. Ce fut l'éducation des enfants considérée successivement dans la famille, au collège et dans l'Église.

C'était l'heure d'une croisade générale des catholiques pour la liberté d'enseignement. M. Pie, jeune conscrit, arrivé la veille sur le champ de bataille, ne crut pas téméraire d'entrer aussitôt en ligne.

Son deuxième discours en particulier, sur l'éducation du collège est un discours de combat. Il dénonçait l'ennemi : l'Université. Abrité derrière un passage de saint Jean-Chrysostome, il déclarait qu'un père de famille qui livre son fils à cette institution est homicide de l'âme de son enfant.

En face de la question universitaire se posait la question de l'enseignement congréganiste. Aux parents qui demandaient à saint Jean-Chrysostome à quoi sont bons les religieux, l'évêque de Constantinople répondait : "A faire l'éducation de vos fils." Mais ces religieux enseignants, voilà que la France a fermé leurs florissants collèges, et M. Pie n'a plus, avec saint Jean-Chrysostome, que la ressource d'adresser les enfants de famille à des écoles lointaines, à Fribourg, à Brugelette, chez une nation étrangère.

Ce discours fit une profonde impression ; il y eut des actes d'autorité paternelle qui firent du bruit. Du même coup M. Pie venait d'entrer dans la vie apostolique et la vie militante. Monseigneur de Montals entrevit qu'un auxiliaire lui était envoyé pour une nouvelle campagne qu'il venait d'entreprendre. Pendant dix ans l'infatigable vieillard publia lettre sur lettre, battant en brèche le monopole universitaire ; d'autres sont venus après lui qui ont lutté comme lui ; le vieux Mathathias a eu des fils ; mais M. Pie, qui fut son Judas Machabée, ne voulait pas qu'on oubliât que son héroïque père fut le premier qui s'éleva contre Antiochus pour la loi de Dieu et la liberté de son peuple.

Dès 1840, M. Pie, à la demande de son évêque, dut prêcher les sermons de tous les dimanches du Carême ; le talent du jeune vicaire, allait grandir à la hauteur de cette nouvelle tâche. Il conçut spontanément le plan d'un cours apologétique complet. Commencant par l'avant-mur, il consacra cette première station à montrer l'importance absolue de l'étude de la religion avec les meilleurs moyens pour réussir.

L'année suivante il prit pour sujet *l'union du dogme et de la*

*morale*. "Le dogme," explique-t-il, "est le *pourquoi* de la morale, comme la grâce en est le *comment*. La morale n'est pas raisonnable sans les croyances ; la morale n'est pas praticable sans le secours du Ciel.

Il aborda ensuite la question du *tolérantisme* et repoussa vivement toute transaction entre le vrai et le faux. Ennemi de ce libéralisme qui diminue la vérité il l'était pareillement de ce modérantisme qui redoute de la dire.

Jusqu'ici il avait présenté la raison de la foi ; il entra désormais dans la pratique de la foi. Il y entra de plein-pied par la question vitale du surnaturel et de la grâce.

Le jeune apôtre aimait les âmes ; il voulait leur salut ; il les conjurait de se retremper dans la fontaine de la grâce ; toute son éloquence tendait vers ce but et c'est dans la prière qu'il se disposait au ministère de la parole.

Cependant, à côté de ce ministère de la grande parole, le vicaire de Notre-Dame en exerçait un autre d'un genre plus simple. Une confrérie du Saint-Cœur de Marie réunissait, chaque dimanche soir, des fidèles que M. Pie édifiait par des entretiens de piété. Il y avait les communautés de la ville : le Carmel, la Visitation, la Providence et autres. Une maison d'orphelines l'avait aussi pour apôtre.

Il ne négligeait pas les riches. A la demande de M. Lecomte il avait accepté de catéchiser quelques enfants des premières familles, auxquels leur position et leur influence future commandaient d'être mieux instruits de la doctrine chrétienne.

C'est être noble que d'être prêtre. M. Pie prit ou développa en lui, dans le milieu aristocratique où Monseigneur de Montals l'introduisit, cette haute distinction de manières et de langage, que ne pouvaient s'expliquer ceux qui se rappelaient l'humilité de sa naissance.

Depuis quelques années il s'était produit dans l'Église de France un mouvement de restauration des choses religieuses. Par inclination de cœur comme par conviction d'esprit, M. Pie s'était jeté dans ce mouvement d'idées. Une part personnelle lui était réservée par la Providence dans ce travail réparateur. Pour le moment il n'en cherchait qu'une : la glorification de Notre-Dame de Chartres par l'histoire de son sanctuaire et de ses bienfaits. Il consacra à l'étude de cette histoire l'érudition d'un savant, le goût d'un artiste, l'imagination d'un poète, le cœur d'un fils, l'âme d'un prêtre.

Déjà dès septembre 1838 il s'était vu en mesure d'envoyer à M. l'abbé Faillon, prêtre de Saint-Sulpice, un mémoire fort solide sur l'antiquité du culte décerné à Marie, sous le vocable de *Virgini pariturae*. Ce travail il le continua comme vicaire avec un zèle et un talent remarquables. Il y avait, chose rare, un fond d'érudition sous cette brillante nature d'orateur et de poète. Son livre sur Notre-Dame de Chartres devait être un ex-voto, une œuvre de foi encore plus qu'une œuvre d'art ; mais, ouvrage de longue haleine, l'entreprise ne devait avancer que lentement, et dut finalement en rester au travail préliminaire de la préparation des matériaux.

Un ébranlement commençait à se produire alors dans les esprits pour la liturgie romaine ; mais à Chartres, le clergé, en général, s'y montrait fort réfractaire. Le jeune prêtre se trouvait à peu près isolé avec ses désirs impuissants, quand en 1841 la Providence lui amena le chef le plus accrédité de la croisade liturgique, l'illustre dom Guéranger.

M. Pie, dès le premier jour où il fit sa connaissance, déclara au Père Abbé qu'il lui appartenait d'esprit comme de cœur. Dès lors il se mit sous ses ordres d'abord comme un éclaircur, puis comme un allié défensif et offensif. L'amitié qui se lia ainsi entre ces deux belles âmes fut tendre et intime.

Dans cette même année 1841 M. Pie provoque et inspire un travail historique sur saint Priest (Priscus) : puis il commence la *Vie de saint Fulbert*.

Toujours dans cette même année il eut le bonheur de ménager des alliances à Notre-Dame de Chartres jusque par delà l'Atlantique (1).

[1]. Un jour, le 12 juin, Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, étant venu en pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, l'abbé Pie le surprit beaucoup en lui montrant dans le Trésor deux ex-voto travaillés de la main de ses Indiens. Le premier était une ceinture en perles, portant cette inscription : *Virgini pariturae votum Huronum*; il datait de l'année 1698; le second, reçu à Chartres, en 1699, portait cette dédicace : *Virgini Matri Abenacuai*. Les actes originaux de l'envoi de ces présents lui furent ensuite présentés; ils étaient écrits en huron et abénaki, avec la consécration de ces tribus à Marie. M. Pie lui expliqua qu'un missionnaire chartrain, le Père Bouvart, Jésuite, avait noué le premier avec le Chapitre de cette Église, les relations qui, continuées par ses confrères et successeurs, formaient une correspondance que l'historien de Notre-Dame se proposait de publier. Mgr Bourget pleurait en voyant et en touchant ces langes de la foi de son Église au berceau. "C'est Marie qui vous envoie." répondit M. Pie, citant l'Écriture Sainte : *Misimus renovare cum eis amicitiam et societatem*. On renouvela donc l'alliance des anciens jours. Du consentement de Mgr de Chartres, des reliques provenant de la sainte tunique et du chef de sainte Anne furent adressées à Montréal, où la translation

La renaissance catholique avait un autre terrain que celui de l'histoire et de la liturgie : c'était l'architecture. M. Pie aimait le beau et il le comprenait. Les PP. Cahier et Martin se reconnaissaient fort redevables à ses renseignements sur les vitraux de Chartres. M. Pie faisait ces études en chrétien et en prêtre qui, sous les symboles de l'art, sait découvrir les saintes réalités de la foi et de l'amour.

La réputation du jeune vicaire comme orateur s'était étendue au loin. Mgr Fayet, évêque d'Orléans, l'invita à faire l'éloge de Jeanne d'Arc dans sa cathédrale. Aucun sujet ne pouvait être plus sympathique au jeune prédicateur; tout ce qu'il aimait se trouvait réuni dans la personne de Jeanne ou autour d'elle; mais il n'avait qu'un mois pour se préparer. M. Lecomte vint à son secours et entre eux deux le panégyrique fut fait de main de maître.

L'effet de ce discours fut immense. Ce fut le Conseil municipal qui en demanda l'impression aux frais de la ville. Les éditions se multiplièrent; les félicitations des personnages les plus distingués pleuvèrent sur M. Pie.

Cette gloire oratoire fut le dernier coup de soleil qui mûrit sa réputation. Mgr de Montals, obéissant à l'opinion autant qu'à son affection, le nomma son vicaire-général malgré sa jeunesse; il n'avait pas trente ans, mais il était de ceux dont l'Écriture dit que "leur intelligence surpasse celle des vieillards et que les anciens se lèvent en leur présence."

Dans l'esprit de l'évêque de Chartres, cette promotion répondait à une pensée de prévoyance. Il avait soixante-seize ans; il songeait à se donner, dans cet autre lui-même, un homme de sa droite. Les amis de M. Pie en jugèrent de même. Pour lui, il ne se laissa point éblouir par cet honneur, car il s'était placé au-dessus du temps et du changement. "La mort du vénérable évêque," dit-il, "peut tout changer pour moi; une nouvelle administration peut me briser ou

s'en fit solennellement. Montréal primitivement s'était nommé Ville-Marie; c'était aussi le surnom anciennement donné à la ville de Chartres : ces deux Églises étaient donc sœurs. M. Pie joignit à cet envoi une belle épître, à laquelle Mgr Bourget répondit par des lettres de chanoine honoraire de sa cathédrale, avec charge pour celui-ci d'être le représentant de l'Église canadienne aux pieds de Notre-Dame. Il comparait le sanctuaire de Chartres au Paradis terrestre d'où partaient quatre grands fleuves pour arroser chacune des parties du monde. La correspondance entre l'Église de Montréal et son chanoine chartrain se continua très fidèle, très édifiante, très patriotique aussi, jusqu'aux derniers jours de l'évêque de Poitiers. [Tome I, page 132, etc.]

m'éloigner; il en sera ce que Dieu voudra. Je suis si peu sensible au bonheur de ce qu'on appelle *avancement*, que je me crois de force à supporter la *reculade*. Comprenant que son élévation exigeait de lui une plus haute sainteté, il s'était rapproché du cœur de Jésus, ainsi qu'on le voit dans les notes écrites pour lui servir de méditations.

Avec cet accroissement d'amour pour Notre Seigneur on remarqua aussi en lui une vue plus large et plus compréhensive des intérêts de l'Église et de la société.

Le même esprit apostolique lui inspirait de prêcher une série de discours sur le *Retour à Dieu*. Tel fut le sujet qu'il porta dans la chaire de Notre-Dame de Chartres aux dimanches de Carême 1846.

Ce drapeau, l'orateur le dressait dans chacune des chaires où il était appelé. Il avait été invité par Mgr Dupont-des-Loges, évêque de Metz, à prêcher dans sa cathédrale la neuvaïne de l'Assomption. Il aurait souhaité, dit-il, de n'y parler que de Marie; mais c'était chez lui une conviction que, vu l'état présent des âmes, toute parole pastorale doit être apologétique pour être conquérante.

A cette époque, l'ébranlement en France et en Europe était universel. De vastes problèmes religieux, sociaux, politiques, fermentaient dans les esprits, sans que la solution s'en laissât entrevoir. On attendait le révélateur, lorsque la mort de Grégoire XVI et l'élection presque simultanée de Pie IX vinrent éclairer l'horizon, en ouvrant à l'avenir des perspectives brillantes.

Le premier cri de l'abbé Pie, en apprenant cette élection, fut : "Le doigt de Dieu est là!" Le pressentiment d'un grand règne s'offrit tout de suite à son cœur. La promulgation d'un jubilé accordé pour l'avènement du nouveau Pape fournit à M. Pie un nouveau motif de confiance, dans la teneur même de l'Encyclique jubilaire sur les erreurs, les maux et les dangers de ce siècle. Impiété, rationalisme, progrès indéfini, indifférentisme, principes communistes, écrits corrupteurs, enseignement délétère : c'était précisément tout ce que ne cessait de dénoncer, depuis huit ans, le prédicateur de Notre-Dame de Chartres. Ainsi, dès la première heure, se trouvait-il en sympathie d'idées avec Pie IX. Il lui assignait son rôle providentiel : "L'Europe," disait-il, "le monde entier chancelant sur sa base avaient besoin d'un grand homme qui fut en même temps un saint. Ils sentent qu'ils l'ont trouvé, et ils lui envoient de toutes parts des messages d'espérance. L'Islamisme lui-même lui adresse ses hommages, et la Chine accepte un protecteur des chrétiens"

On avait le grand Pape. L'abbé Pie dans ses lettres appelait le grand Roi. Il écrivait, le 16 novembre 1846, à propos du mariage de M. le Comte de Chambord : " Quelque mal qu'on dise de notre époque corrompue, je crois qu'une âme honnête et forte prendrait un ascendant facile sur notre médiocrité. Tout ce qui nous gouverne est nain ; un homme quelque peu supérieur nous imposerait beaucoup. Ainsi soit-il ! " Que faire en attendant l'heure du salut public ? La première chose était de travailler au salut individuel des âmes ; et à cela les apôtres devaient contribuer plus que les publicistes.

Il importait en outre de dégager le champ de la défense religieuse de celui des principes de la politique moderne, en la plaçant non sur le terrain de la charte de 1830 et des libertés publiques, mais sur le fond immuable de la doctrine et de l'autorité de l'Église. C'est ce que M. Pie s'efforça de faire avec autant de prudence que de fermeté.

La confiance de Mgr de Chartres croissait en même temps que son affection pour ce jeune auxiliaire, devenu son conseiller. M. Pie fut appelé à l'honneur de sa co-habitation au palais épiscopal. Rien n'était plus touchant que de voir, dans les rues de la ville, le vieil évêque presque aveugle accompagné, ou pour mieux dire gardé par un jeune vicaire. Durant les tournées de confirmation où il accompagnait Sa Grandeur, M. Pie enthousiasmait les populations rurales par les exhortations à la foi, à la piété et à la charité qu'il lui adressait.

Ainsi, fidèle à son programme travaillait-il partout au salut des âmes et, par là, à l'avènement de ce règne de Jésus-Christ, dans lequel il déclarait trouver l'unique remède à la crise sociale.

Un jour vint cependant où lui fut donnée l'occasion solennelle d'en produire l'idéal dans l'éloge d'un roi qui, étant aussi un saint, avait fait de son royaume un glorieux fief et une heureuse image du royaume de Dieu. En 1847, Mgr Fabre des Essarts, évêque de Blois, l'invita à prêcher dans sa cathédrale le panégyrique de saint Louis, qui en est le patron. Après Jeanne d'Arc, saint Louis ! c'était tout le moyen-âge dans ses deux plus splendides personnifications.

Le discours fut un monument : Le règne de saint Louis est le règne public de Jésus-Christ ; dans la *paix* par la justice, la charité, la religion ; dans la *guerre* par les croisades, où vainqueur par sa sainteté encore plus que par sa vaillance, et victorieux en souffrant encore plus qu'en combattant, saint Louis se plaça tout près du divin Crucifié.

L'époque était arrivée où les réformes généreuses et les con-

cessions libérales de Pie IX allaient se retourner contre lui. Déjà la défaite du Sonderbund avait démasqué le radicalisme et l'on s'attendait à ce que Rome suivît de près la Suisse. Les jours mauvais empirèrent rapidement ; le 24 février 1848, la révolution emporta la royauté et installa la république à Paris ; puis les commotions se succédèrent rapides et violentes comme celles d'un tremblement de terre et ébranlèrent tous les trônes.

Vinrent ensuite les terribles journées de juin, qui ensanglantèrent Paris ; le salut fut accordé encore une fois, et c'est Mgr Affre, l'héroïque archevêque, qui l'acheta de sa vie, sur les barricades, en demandant que son sang fût le dernier versé.

La confiance allait renaître ; chose inouïe, les conciles provinciaux allaient se réunir avec l'autorisation du gouvernement ; mais le calme n'était qu'à la surface. Pie IX dut fuir de Rome, chassé par les attentats de la Révolution ; mais, tout en accomplissant sa mission de victime il n'oubliait pas sa mission de Docteur. La chrétienté fut dans l'admiration lorsque, de son rocher de Gaète il adressa à tous les évêques l'encyclique *Ubi primum*, leur demandant de lui faire connaître la croyance de leurs Églises sur l'Immaculée Conception de Marie, en vue d'une définition dogmatique.

Aux interrogations du Souverain Pontife l'Église de Chartres répondit par la plume de M. Pie ; malheureusement cette fois la plume était enchaînée ; Mgr de Chartres, malgré sa piété envers Marie, redoutait les innovations. M. Pie trouva cependant le secret, dans son mémoire, de rester l'homme de sa propre conviction, tout en présentant celle d'un autre. On le comprit autour de lui ; sa rédaction ne fut point admise ; mais M. Pie avait délivré son âme.

Ce jeune prêtre était né pour de plus hautes destinées ; et cependant nulle ambition ne lui était venue de sortir de ce milieu chartrain où il avait grandi au delà de son espérance. A ceux qui le flattaient d'une prochaine promotion à l'épiscopat, il répondait que la seule chose qu'il désirait était de ne pas quitter Chartres.

Cependant, le 25 avril 1849, M. de Falloux, devenu ministre de l'instruction publique et des cultes avait envoyé à tous les évêques de France une circulaire, leur demandant la liste des ecclésiastiques qu'ils croyaient les plus aptes à l'épiscopat.

Dans sa réponse au ministre, Monseigneur de Chartres dit : " Je n'ai point connu de sujet plus capable de remplir avec éclat les fonctions épiscopales que M. l'abbé Pie, mon grand vicaire . . . Je le sa-

crifierai avec beaucoup de peine, mais nous ne devons chercher que la plus grande gloire de Dieu.”

La lettre de Monseigneur Morlot, archevêque de Tours fut tout aussi flatteuse.

M. de Falloux n'hésita pas, et M. Pie fut nommé pour le siège vacant de Poitiers.

Son premier mouvement devant cette proposition fut de la refuser. Il supplia son évêque d'écrire en ce sens au ministre. Il l'obtint, mais ce fut inutile. Il dut accepter. L'évêque nommé alla tout d'abord se jeter aux pieds de Marie, puis à ceux de Monseigneur de Chartres. Le vieillard l'embrassa et le consola de son mieux, sans trop réussir. “ Plaignez-moi, soutenez-moi ! ” Ces deux mots de l'abbé Pie dans ses lettres disent bien les deux mouvements successifs de ce cœur à la fois humble et grand.

M. l'abbé Dupanloup ayant été nommé évêque d'Orléans presque en même temps que M. Pie l'avait été de Poitiers, ce fut entre eux l'occasion d'un échange de billets où nous voyons ces deux prêtres illustres pour la première fois en présence l'un et l'autre. Une grande cordialité anime cette correspondance, très brève d'ailleurs.

La préconisation se fit à Portici par Pie IX exilé, comme pour être un monument des tribulations de l'Église dans ces tristes jours. La consécration se fit dans la cathédrale de Chartres le 25 novembre, fête de Sainte Catherine. Son vieil évêque, rajeuni pour cette fonction auguste, essayait de ne pas trembler en imposant les mains pour la troisième fois à celui qu'il avait confirmé, puis ordonné, et qu'il faisait aujourd'hui son frère dans l'épiscopat.

La mère du nouveau pontife était présente au premier rang d'une assistance qui remplissait la basilique. Toute l'assemblée pleura quand on vit le jeune Évêque, baigné de ses larmes, s'agenouiller devant son consécrateur, en lui donnant trois fois le salut liturgique : *ad multos annos*, puis tomber dans ses bras.

C'est de ce même jour que le nouvel Évêque data la Lettre pastorale qu'il adressa à ses diocésains de Poitiers. Elle traitait du grand sujet de ses prédications : le retour à Jésus-Christ. Cette lettre était aussi l'adieu de Mgr Pie à la ville de Chartres, à son Église, à son Pontife. A cette lecture, l'Évêque de Chartres pleura d'attendrissement.

Puis le dimanche, 2 décembre, Mgr Pie monta dans la chaire de la cathédrale, pour y faire à la ville ses remerciements et ses adieux.



Il demandait à ses compatriotes de prier pour "l'enfant de Marie qui avait grandi sous leurs yeux, que leurs encouragements avaient soutenu et dont l'élévation était leur ouvrage et procédait de leur erreur". Venait ensuite une parole d'action de grâces à chacun de ses bienfaiteurs. Enfin, le premier nom qui avait ouvert ses lèvres quand, dix ans auparavant, il montait dans cette chaire, les fermait aujourd'hui ; et ce nom c'était le nom de Marie.

Le lendemain, à six heures du matin, ayant pris encore une fois congé de Mgr de Montals et de M. Lecomte, il monta en voiture avec sa mère. Ses amis étaient à genoux pour recevoir sa bénédiction.

Partout sur son passage il recueillit les marques les plus flatteuses d'un regret universel. Il s'arrêta un jour à Tours, auprès de Mgr Morlot, qui l'en avait conjuré. De là il se rendit dans sa ville de Poitiers pour son entrée solennelle, au jour qu'il avait choisi, le samedi 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception de Marie.

B. E.

## LES MÉTICULEUX.

Quels drôles de personnages que les méticuleux !

On dirait qu'ils sont toujours sur les épines, tant leur sac de voyage est gonflé de petites craintes et de petits scrupules.

Leur voisin a-t-il commis une peccadille, ils en font aussitôt une montagne :

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

nous dit Horace, dans son "*Art poétique*."

Comme on le voit, avec les méticuleux, c'est le contraire qui arrive.

Plaignons la souris !...

On les trouve partout, ces charmants méticuleux : dans les professions libérales, dans la politique, dans le commerce, dans la littérature, mais, de toute la famille, il faut convenir que les méticuleux critiques sont les plus intéressants.

Ces méticuleux ont lu Musset, Lamartine, Victor Hugo depuis la première page jusqu'à la dernière. Vous croyez que cela leur assure une certaine facilité pour la rime ? Vous vous trompez grandement

La livrée du poète n'est pas faite pour eux, c'est celle du critique qui leur sourit.

On peut être critique de bien des manières ; on peut ou emboîter le pas derrière Zoïle ou poser gravement à l'Aristarque. Les méticuleux ignorant les principes les plus élémentaires de l'impartialité vous pouvez en conclure immédiatement que Zoïle sera leur homme.

Quel génie, suivant eux que ce Zoïle ; quel fameux critique, que de mauvais quarts d'heure il a fait passer aux œuvres d'Homère et dire que les grecs furent assez sots pour lui préférer Aristarque, un grammairien, un mythe qui n'y voyait pas plus loin que son nez en poésie !

Ah ! si Zoïle eût vécu au Canada, au lieu de le maltraiter comme l'ont fait les admirateurs, les enthousiastes de l'auteur de "*l'Iliade*" les méticuleux lui auraient élevé non pas une statue, ce n'est pas la mode chez nous,—le fondateur d'une grande cité attend même encore la sienne,—mais un beau monument, aux teintes d'azur, taillé dans le plus fin cristal du St-Laurent !

Présentez un volume de vers aux méticuleux : ce ne sont pas les beaux passages qu'ils y rechercheront, les strophes où le poète s'est montré vraiment original et inspiré, ils se garderont bien d'y faire la moindre allusion, mais, par contre, s'ils trouvent deux mots : une épithète et son substantif qui de loin ou de près ressemblent à ceux employés par l'un des trois poètes ci-dessus, vous serez le premier favorisé de la confiance.

Un vers se termine par les mots : "vague plaintive," les méticuleux s'écrient aussitôt : l'auteur a volé Musset ! par "flot paisible : " il a plagié Lamartine ! par "jours inconstants : " il a pillé Victor Hugo !

Que l'on reproche à nos poètes de s'approprier des vers entiers, des hémistiches même de ces grands poètes, fort bien, mais qu'on leur interdise certaines expressions identiques dont il se sont servies souvent accidentellement, c'est pousser par trop loin le scrupule. Avec ce système la poésie ne vivrait pas longtemps. Ce ne serait plus le langage châtié, harmonieux que nous connaissons, mais un dialecte confus, inintelligible à tous.

En effet, s'il faut en croire les méticuleux, puisque Lamartine s'est servi de l'expression "flot paisible," elle sort tout de suite du langage ordinaire et, il n'est plus permis aux poètes suivants de l'employer. S'ils veulent exprimer la même pensée il faudra que le premier d'entr'eux dise "flot tranquille," un autre : "le flot qui sommeille," un troisième, "le flot qui roupille, le flot qui dort, le flot qui rêve, le flot qui ronfle," et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait épuisé toutes les insanités et toutes les incongruités possibles, puis les expressions françaises faisant défaut on aura recours aux vocabulaires étrangers et il en résultera en plein dix-neuvième siècle, un mélange baroque qui nous rappellera certains vers de Ronsard écrits au XVI<sup>e</sup> siècle, que je cite ici comme échantillon de ce dont on pourrait encore nous régaler si l'opinion des méticuleux faisait loi : "O Bacchus ! dit-il :

O Cuisse-né ! Archète, Hymenéen,  
Bassare, roi, Rustique, Euboléen,  
Nyctelien, Trigone, Solitaire,  
Vengeur, Manic, germe des dieux et père,  
Nomien, double, hospitalier,  
Beaucoup, forme, premier, dernier,  
Leneau, Porte-sceptre, Grandime,  
Lisien, Baleur, Bonime,  
Nourri-vigne, Aime-pampre, enfant,  
Le Gange te vit triomphant ! "

Ce sera tout simplement délicieux, n'est-ce pas ?

Mais comme il pourrait paraître ridicule à quelques-uns que la langue française qui, depuis des siècles se perfectionne, s'arrête soudain sur la pente du progrès, pour revenir à son point de départ : il est plus probable que nos poètes cultiveront le néologisme, à la façon des décadents de France et de Belgique, de ces décadents déliquescents ou symbolistes qui d'après M. Remy Saint-Maurice (1) sont des "individus alcooliques et rachitiques pour la plupart, rastaquouères de la littérature, ne parlant ni l'arbi, ni le patois, ni le nègre, ayant un idiome à eux, un dialecte fait de mauvais français et de latin de cuisine, et qui, sous prétexte de donner le dernier mot de l'art à leurs contemporains, n'ont guère réussi qu'à leur donner le dernier mot de l'absurdité humaine."

On ne saurait donc s'étonner, après cela, si l'orgueil des décadents consiste à aligner des vers aussi incompréhensibles que ceux-ci :

Immense et seule lors, et, voix sans voix, pullule  
La grande mer du noir *AYANT* pour vagues *TOUT*,  
Sans phare ; et pas ouïe, une rumeur ulule,  
Sœur d'une mer au loin sous le spleen d'un soir mou.

Comprenez si vous pouvez !

Ululez. Blanc. Sifflez. Claquez. Noir dans le trou.  
Bourou-boudor. Cataclysmes. Le tourlourou....

Rapprochez ce distique écrit récemment du poème de Ronsard sur Bacchus écrit il y a trois siècles et vous verrez que les décadents qui croient avoir fait une grande découverte avec leurs mots nouveaux et leurs expressions burlesques ne font rien autre chose que de rééditer les plus mauvais vers de Ronsard. Il y a peut-être moins de latin, dans leur triste prose, mais le français n'en vaut guère mieux.

Espérons pour l'honneur des lettres canadiennes que nos poètes ne s'efforceront jamais de plaire aux méticuleux au point de se faire décadents.

Si les méticuleux trouvent que la poésie canadienne n'a été jusqu'ici qu'un plagiat, qu'ils montrent eux-mêmes que leur astre en naissant les a formés poètes, suivant l'expression de Boileau, qu'ils émerveillent le monde par l'originalité de leurs sublimes inspirations

(1) Revue Littéraire et Artistique, livraison d'octobre 1887, page 800

mais qu'il nous soit permis jusque là de douter de leur bonne foi et d'accueillir leurs critiques zoïliennes du silence que mérite tout ce qui sent le charlatanisme et le dénigrement systématique.

Depuis quelque temps, cependant, les méticuleux semblent vouloir se réformer. Ils ne donnent plus signe de vie, dans les journaux du moins. Ils laissent bien échapper encore dans leurs causeries avec leurs intimes, quelques bribes de leur théorie d'éteignoir mais là se borne leur démangeaison.

Auraient-ils, par hasard, sur leurs vieux jours quelques remords de conscience ou leur bras a-t-il tellement faibli qu'il ne peut plus brandir Joyeuse ?

L'avenir le dira.

En attendant, contentons-nous de prévenir charitablement les méticuleux que les bains fantaisistes de leur plume dans le noir de l'encrier ne sont guère goûtés du public et que nombre de lettrés guettent leur prochaine incartade pour crier :

“ .....haro sur le baudet.”

CHS. M. DUCHARME

## UNE PAGE DE NOTRE HISTOIRE

---

# LE NORD-OUEST D'AUTREFOIS

---

### LORD SELKIRK

Thomas Douglas, cinquième comte de Selkirk, baron Daer et Shorteleugh, naquit au mois de juin 1771. Ses ancêtres s'étaient couverts de gloire à Bannockburn et jouissaient de l'amitié du célèbre barde écossais Burns, qui ne leur ménagea pas ses poésies.

Encore de nos jours, dans les joyeuses réunions d'hiver, les anciens Écossais du pays, après avoir dansé le galop de la Rivière Rouge, aiment à entonner un des chants de Burns, composé près de l'âtre du manoir des Selkirk, pour éterniser la mémoire du clan des Douglas.

Lord Selkirk reçut une éducation très soignée et montra de bonne heure de grandes dispositions littéraires.

Il exerça son talent dans plusieurs revues écossaises.

Touché des souffrances et de l'extrême pauvreté de la classe agricole, il s'intéressa à son sort et constata bientôt que le seul moyen de la soulager, était d'organiser un mouvement d'immigration vers les possessions anglaises en Amérique.

C'est au commencement de notre siècle que s'ouvre sa carrière publique.

Ce fut au mois d'août 1803 que le comte de Selkirk fit sortir des montagnes d'Écosse le premier essaim d'immigrants, qui devait être suivi par tant d'autres.

Il se composait de 800 personnes qu'il transporta à l'Île du Prince Édouard. Il se rendit lui-même sur les lieux, pour mieux assurer le succès de cette première tentative.

Il réussit au delà de ses espérances.

Encouragé par ces débuts, il se jeta avec l'ardeur de son tempérament, dans les projets de colonisation plus vastes. Il ne rêvait, ni

plus ni moins, cette fois-ci, qu'à jeter les bases d'un immense empire, au centre du continent américain.

Dans un ouvrage de 200 pages, il exposa devant le public anglais, ses idées hardies, disons le mot, extravagantes et utopistes, sur les moyens à adopter pour faire surgir une colonie, comme par enchantement, au milieu des prairies d'Amérique.

Écrit avec chaleur et conviction, par un comte et futur Pair d'Angleterre, cet ouvrage eût du retentissement. La presse critiqua sévèrement son plan de colonie semi-agricole et semi-militaire.

Dans les suggestions excellentes d'ailleurs qu'il fit sur la colonisation, on aperçoit les grands défauts de son caractère, qui percent au grand jour.

Esprit besogneux et remuant, toujours pressé d'agir, trop impatient pour attendre les résultats d'une organisation sage et lente, il lui fallait des résultats immédiats. Il eût voulu cueillir des fruits quand la semence était à peine en terre.

Profitant de son voyage à l'Île du Prince Édouard, il se rendit à Montréal où il rencontra plusieurs traiteurs du Nord-Ouest. Le récit des profits réalisés et de leurs courses aventureuses, enflamma son imagination et excita sa curiosité. Il visita à plusieurs reprises les entrepôts de la Compagnie du Nord-Ouest et prit des informations détaillées sur la traite, les forts, l'économie interne, etc. Bref, il voulut tout savoir. Le noble Lord fut accueilli partout avec tous les égards dûs à l'éclat et à l'influence de son nom. Mr W. Gillivray, qui était alors le gouverneur de la compagnie du Nord-Ouest, crut remarquer qu'il portait un intérêt plus qu'ordinaire au commerce des fourrures, mais il était loin de prêter à Selkirk d'autre motif que celui de satisfaire une curiosité poussée un peu loin. Les registres de la compagnie donnèrent à Selkirk de précieux renseignements, qui lui facilitèrent la réalisation du projet qu'il nourrissait.

En effet à cette époque, cette puissante compagnie avait à son service les voyageurs canadiens les plus intrépides et les plus endurcis aux fatigues et bon nombre de Métis qui avaient pénétré dans toutes les parties de l'ouest.

De retour en Angleterre, il s'occupa sérieusement de mettre son nouveau projet à exécution.

Les circonstances le servirent à souhait.

Pendant que la Compagnie du Nord-Ouest, s'emparait de l'ouest augmentait le nombre de ses employés et de ses postes, et payait de gros dividendes à ses actionnaires, les parts de la compagnie de la

Baie d'Hudson cotées autrefois à 250 pour cent, tombaient à 50 pour cent.

Le capital de la compagnie s'élevait en tout à \$100,000.

Selkirk en acheta pour \$40,000 et obtint le contrôle des affaires.

Au mois de mai 1811, une cour générale fut convoquée et le comité informa les actionnaires, qu'il avait cédé à Lord Selkirk, au nom de la compagnie, 116,000 milles carrés de terrain, à la seule condition de les coloniser. Ainsi donc, sans déboursier un centin, il devenait propriétaire d'un territoire plus vaste que le royaume d'Angleterre. Edward Ellice, le célèbre voyageur, Alexander McKenzie et plusieurs autres actionnaires protestèrent mais en vain contre cet octroi extraordinaire de 45 millions d'acres situés dans la zone la plus fertile de l'ouest.

Le territoire cédé s'étendait de la rive ouest du lac Winnipegosis dans la latitude 50°50' nord ; de là, au sud le long du lac Winnipegosis, jusqu'au lac Manitoba ; de ce point vers l'ouest, à la rivière Saskatchewan ; de la Saskatchewan, franc sud, à la hauteur des terres, à un point où les eaux se déversent d'un côté dans le Mississipi et le Missouri et de l'autre dans la Baie d'Hudson ; de là, à l'est aux sources de la rivière Winnipeg, enfin de ce dernier endroit, le long de la rivière Winnipeg, au lac du même nom.

Ce territoire fut désigné sous le nom d'Assiniboia.

Selkirk allait pouvoir enfin donner un libre essor aux grandes conceptions qui couvaient depuis plusieurs années dans son cerveau.

Propriétaire d'une étendue de terre telle que, peut-être, aucun mortel avant lui, n'avait pu se vanter d'en posséder autant, ayant à son service une puissante compagnie, toute organisée, établie dans le pays depuis deux siècles et demi, fortune, crédit, rien en un mot, ne lui manquait, pour mettre à exécution le rêve si longtemps caressé, de devenir le père d'une grande colonie fondée par son génie. Quelle fut la pensée qui présida à ce dessein de colonisation ?

Quel but enfin se proposait-il ?

Le shérif Ross, dans ses écrits sur la Rivière Rouge, se pose la même question et répond que son but unique était de christianiser les sauvages, mais il ajoute qu'il ne comprend guère comment le noble Lord espérait y parvenir.

D'autres lui prêtent l'intention de soulager le malaise qui existait parmi la classe agricole en Écosse, en déversant le trop plein de cette population dans des territoires nouveaux. L'historien du Minnesota veut qu'il se soit proposé de fortifier les établissements de la



Rivière Rouge et d'y assurer la domination anglaise. Philantrophe excentrique, diront enfin d'autres, il voulait sincèrement le bien-être des colons et s'imaginait l'assurer en les plaçant dans un pays éloigné de toute influence pernicieuse du dehors. Croyait-il au développement rapide du pays, dans un avenir rapproché? En jetant les éléments d'une société agricole, espérait-il qu'il pourrait facilement y recruter des serviteurs habitués au pays, qui épouseraient ardemment la cause de la compagnie de la Baie d'Hudson et se débarrasser par ce moyen de toute concurrence de la part de la compagnie rivale?

Quoi qu'il en soit de toutes ces hypothèses, on ne peut s'empêcher de taxer de témérité un projet qui offrait si peu de chances de succès.

Le pays n'était pas prêt à recevoir des colons.

On ne métamorphose pas en un jour en campagnes agricoles un territoire ouvert aux chasseurs et aux traiteurs de prairie. L'homme est partout le même, toujours bien aise de trouver un moyen de se soustraire à l'anathème qui pèse sur sa tête de féconder la terre de ses sueurs. A quoi bon, se disait le fermier, porter le poids du jour, quand à ma porte broutent d'immenses troupeaux de bisons qui suffisent à mes besoins?

Les séductions de la chasse faisaient donc désertier les fermes et négliger l'agriculture aux très rares colons déjà établis.

De plus, quelles espérances pouvait offrir aux colons un pays déchiré par les dissensions et les violences de deux compagnies rivales, et où les droits de propriété étaient douteux.

Les seuls habitants qu'on y trouvait étaient des serviteurs de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui après avoir vieilli à son service, étaient venus chercher un repos bien mérité à l'ombre de ses forts. Du reste aucune communication avec l'extérieur n'était possible, à part du canot-courrier qui, une fois l'an, apportait des nouvelles de l'est et des bateaux de la compagnie qui venaient chercher dans la baie les fourrures du pays.

C'est au sein d'éléments aussi troubles et aussi peu préparés à la recevoir, que Selkirk venait jeter la semence d'une colonie agricole.

Dans les pays nouveaux la colonisation marche à l'inverse de la sauvagerie. A mesure que cette dernière recule, l'autre avance, mais elle ne la devance pas. Selkirk voulut l'implanter au milieu d'elle.

Les employés des compagnies de traite virent arriver avec surprise ces tard-venus, surpris eux-mêmes de se trouver en pareille

compagnie et surtout dans des conditions d'existence aussi étranges.

En effet qu'allaient faire ces pauvres malheureux dans un pays où tout manquait à l'agriculture moins la terre ? Qu'on en juge par le fait que plusieurs durent labourer ou plutôt déchirer le sol avec des houes en bois. Il n'y a qu'une seule conclusion à tirer de ces faits, c'est que Selkirk poursuivait, au Nord-Ouest, l'accomplissement de projets mal conçus et qui, comme nous allons le voir, furent encore plus mal dirigés.

Il commença par lancer un prospectus, dans lequel il étalait avec une grande richesse de style et des perspectives attrayantes, les grandes ressources de ses domaines qu'il estimait à £50,000. Il vanta surtout la culture du chanvre dont l'exportation pouvait se faire facilement et avec de grands profits ; il garantit aux colons catholiques et protestants, le respect de leurs croyances religieuses et la plus grande liberté dans l'exercice de leur culte. Il ajoutait qu'une terre serait réservée dans chaque paroisse pour le soutien du clergé.

Selkirk tint parole quant à cette dernière promesse. Il se montra toujours bien disposé et généreux même envers les catholiques, qui n'eurent qu'à se féliciter de ses largesses. Ce fut lui qui céda à Mgr Provencher la seigneurie que possède actuellement l'archevêché de St-Boniface.

Il sut toujours se mettre au-dessus des préjugés mesquins que nourrissent les esprits étroits et vulgaires. On ne peut s'empêcher de sourire, en lisant les lignes qu'il consacre à l'élevage des moutons. Il s'extasie d'avance sur l'élan que la laine des brebis va donner à l'industrie. Le brave homme avait compté sans les loups, qui jusqu'à une époque assez récente, ont rendu cet élevage peu payant. Après avoir surmonté maintes difficultés inhérentes à toute entreprise nouvelle, et avoir expédié des agents en Écosse et en Irlande, il réussit à recruter un groupe de colons.

Le départ de ce premier détachement ne fut pas gai. Plusieurs refusèrent de monter à bord du navire, d'autres le désertèrent à la nage, et le reste ne se résigna qu'avec peine à entreprendre le voyage.

Ils arrivèrent à York dans l'automne de 1811.

Comme la saison se trouvait trop avancée pour atteindre la même année, les bords de la rivière Rouge, ils furent contraints d'hiverner sur la rivière Nelson.

Les capitaines Miles McDonell et Hillier qui commandaient cette première expédition agirent en despotes.

Ils soumirent les colons à un régime militaire.

Les colons eurent de plus beaucoup à souffrir du froid et du manque de provisions. De bonne heure, au printemps suivant, ils quittèrent sans regrets leurs misérables chantiers et se mirent en route pour la rivière Rouge où ils arrivèrent au mois d'août 1812.

L. A. PRUD'HOMME.

St-Boniface, 22 février 1888.

## GUIDO GONZONELLI.

---

Une belle journée du mois de mai est à son déclin. Le soleil descend à l'horizon et de l'autre côté, quoique timide encore en face de son fier rival, la lune montre son pâle croissant.

Autour de nous se déroule un de ces paysages enchanteurs des montagnes de l'Italie.

Appuyé sous un rocher qui surplombe, un jeune homme, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur un dessin qu'il vient de terminer, le dépose dans un portefeuille qu'il tient à la main. Évidemment il est satisfait de son œuvre, car sa noble et expressive figure en est toute rayonnante.

Notre jeune artiste ramasse son bagage et se dispose à partir, quand soudain, une ombre traverse le sentier qu'il doit prendre. Il tressaille, tourne la tête et regarde autour de lui, mais n'aperçoit rien. Se croyant le jouet d'une illusion il va continuer son chemin, quand l'ombre reparait. Cette fois il a dépassé la saillie du rocher et voit au-dessus de lui un homme vêtu d'un costume pittoresque, qui, avec sa carabine négligemment posée sur son bras, l'examine attentivement.

Un peu surpris, mais peu craintif, notre jeune artiste se dirige vers le sentier qui doit le conduire au bas de la montagne ; mais l'inconnu saute du rocher, tombe droit en face de lui et d'un ton brusque lui dit : Que faites-vous ici ?

—Je fais ce qu'il me plaît, réplique hardiment le jeune homme ; et vous, que me voulez-vous ?

—Je veux que vous veniez avec moi, reprit l'autre en touchant son fusil d'un air significatif, et si vous résistez, gare à vous.

L'artiste hésita un instant, mais comprenant qu'il y aurait folie à vouloir résister, il consentit, quoique de fort mauvaise grâce, à se laisser bander les yeux et à suivre son guide.

Ils furent bientôt à destination. On lui ôta son bandeau et il s'aperçut qu'il était entouré de bandits ; il lui fallut tout son courage pour garder son sang froid.

—Qui êtes-vous ? et quelle rançon pouvez-vous me payer ? lui demanda d'un ton sec celui qui l'avait amené.

—Je ne suis qu'un pauvre artiste et vous avez fait bien triste besogne ce soir, si vous ne comptez que sur la rançon que vous pourrez avoir de moi, car je n'ai rien.

—C'est possible . . . , mais votre nom ?

—Salvator Rosa.

—Ha ! nous tenous le jeune élève qui vient de remporter la victoire sur tous les artistes de Rome et vous dites que nous ne pouvons rien espérer de vous . . . . mais l'Italie entière paierait votre rançon ; n'ajoutez-vous pas un nouveau fleuron à sa couronne ?—Puis sans lui donner le temps de répondre, il ajouta : Montrez moi vos dessins, car moi aussi je suis artiste.—Salvator ouvrit son portefeuille et étala ses dessins : L'un d'eux représentait une villa romaine, donnant sur un vaste jardin, au milieu duquel on voyait une jeune fille d'une beauté remarquable, appuyée sur un vase antique. Elle semblait triste et pensive, comme si elle eut évoqué quelques souvenirs lointains et pénibles. Il allait retourner cette feuille comme les autres lorsque le brigand lui saisit la main et dit d'une voix émue : Vous connaissez cette villa . . . ce jardin . . . ?

—Oui, certes ; ils ont pour moi un attrait tout particulier.

—Et cette jeune fille, vous la connaissez aussi ?

Salvator leva les yeux sur son interlocuteur, mais ne sachant à quoi attribuer la violente émotion peinte sur sa figure, il n'osa répondre.

Le brigand comprit son hésitation et ajouta : Moi aussi, autrefois, j'ai connu ce jardin, cette jeune fille et je les aimais plus que tout au monde. Leur souvenir est encore si cher à mon cœur que si vous m'assurez que les habitants de cette maison s'intéressent à vous, dût-il m'en coûter la vie, vous êtes libre.

—Hélas ! une seule personne, cette jeune fille dont j'ai bien imparfaitement rendu la beauté idéale, me porte intérêt dans cette maison . . . ; mais son père est trop fier pour consentir jamais à notre union, car je suis pauvre . . . , il m'a même défendu l'entrée de sa maison.

—Ah ! cet homme que vous taxez de fierté, il m'a moi-même chassé de sa demeure et m'a fait ce que vous voyez, un brigand méprisé et partout redouté ; cependant, je ne puis lui rendre le mal pour le mal ; et Marie, pour tout l'or du monde, je ne voudrais lui faire verser une larme . . . Venez je vous conduis au bas de la montagne et ne vous demande qu'une faveur : donnez-moi ce dessin.

Salvator donna le dessin et ils partirent ensemble.

Au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent dans la plaine. Le

brigand tirant alors de son doigt une bague la donna au pauvre artiste en lui disant : Remettez cette bague à ma . . . à Marie ; et dites-lui que celui qui la possédait autrefois se porte bien et est en sûreté. Mais ne lui dites jamais ce que je suis, cela lui briserait le cœur. Puis se retournant il s'éloigna en toute hâte.

Le jeune Salvator, après avoir suivi un instant du regard son singulier compagnon, prit le chemin de la ville.

Le lendemain, vers le soir, il dirigea ses pas vers la villa où l'attirait son cœur. Dès qu'il fit nuit, avec une agilité extraordinaire, il escalada le mur et sauta dans le jardin. Il était facile à voir que ce lui était chose familière, car sans hésiter il alla s'asseoir sur un siège formé de branches entrelancées où vint bientôt le rejoindre une jeune fille aux formes gracieuses.

C'était Maria Gonzonelli. Elle paraissait si joyeuse ce soir-là que Salvator en fut presque offensé et lui dit :

Je ne pensais pas, Maria, que notre avenir fût assez brillant pour occasionner tant de gaieté.

La jeune fille sourit et répondit : Vous connaissez mon père et son enthousiasme pour l'art. Eh bien, votre dernier tableau qui a remporté le prix, l'a complètement désarmé et il dit . . . . .

—Mais que dit-il, ma bien aimée ?

—Il dit que si vous pouvez faire mon portrait de mémoire, de manière à ce qu'il en soit satisfait, il . . . . . et elle s'arrêta encore.

—Il . . . . . quoi ?

—Il . . . . . il . . . . . vous serez amis, s'écria la jeune fille, croyant avoir trouvé une façon ingénieuse d'exprimer sa pensée.

L'artiste sourit à son tour, il avait compris.

—Maintenant, continua-t-elle, il faut vous retirer, car il ne doit pas soupçonner que je vous ai vu. Elle tendit la main à Salvator qui la pressa sur ses lèvres et s'éloigna plein de joie et d'espérance.

Le lendemain il reçut un message du vieux Gonzonelli. Est-il besoin d'ajouter que le portrait fut bientôt achevé et proclamé par tous ceux qui le virent presque aussi beau que l'original ?

Longtemps après lorsqu'à l'apogée de sa renommée Salvator fut devenu le mari de Maria Gonzonelli, il apprit d'elle, qu'un de ses frères avait quitté tout jeune la maison paternelle, à la suite d'une altercation avec son père, et qu'il n'était jamais revenu. Il n'en dit rien à sa femme, mais le souvenir du brigand de la montagne lui revint à la mémoire.

# UNE NUIT DE NOËL.

---

(*Suite.*)

“ Un seul signè graphique, en effet, serait suffisant pour représenter les sons du Plain-Chant. Et c'est justement parce qu'on a compris cette vérité qu'on a traduit par un nombre si minime de signes tous ceux dont on se servait naguère.

“ Sans doute les signes en usage aux septième et huitième siècles avaient l'avantage d'éclairer le chanteur. Chaque signe représentait un ou plusieurs sons et établissait la relation existant entre les divers sons aussi bien que son importance par rapport aux signes voisins.

“ Ils offraient cependant deux inconvénients. Les copistes inhabiles les défiguraient souvent. Pour être bon chanteur il fallait faire des études longues et difficiles.

“ On a tout changé. Trop de signes, s'est-on dit, réduisons-les. Le premier venu pourra s'improviser maître-chantre si l'on traduit tous les signes par des points : nos notes.

“ On en avait quatre au seizième siècle. Avec les trois que nous connaissons, on trouvait encore la rhomboïde, petite note, diminutif de la losange, couchée en travers de l'échelle. On employait les rhomboïdes dans les groupes de plusieurs sons sur une même syllabe. On n'avait pas inventé le système des valeurs des notes du Plain-Chant. Elles indiquaient qu'on devait les chanter rapidement en les unissant.

“ Comme les ignorants abondaient alors comme de nos jours, on les guidait encore, tant bien que mal, en leur indiquant les points d'appui par les caudées et les syllabes sans valeur par les losanges.

“ Le malheureux qui trouva ingénieux et commode de mesurer chaque note sans égard à la valeur des syllabes, se trouva en présence d'une difficulté pour créer son système. Les rhomboïdes étaient souvent plus longues, souvent plus brèves que les losanges. Les retrancher complètement fut ce qu'il trouva de plus simple. Elles seront carrées, s'est-il dit ; elles sont carrées. Quelques éditeurs cependant en font ça et là des losanges. Ce fut le coup de mort porté au rythme.

“ Dans les groupes la carrée remplace une note qui avait primitivement une toute autre destination ; car, tandis que la première s'écrivait isolée sur les syllabes communes ne demandant aucun accent, la seconde, la rhomboïde, était la note des groupes.

“ En résumé. . . .

\*  
\* \*

Aristide se redressa ; enfin on touche à la fin, se dit-il en lui-même : voilà Clarinde.

“ En résumé, concluons que les notes ne peuvent avoir d'autre valeur que celle des syllabes, puisque dans l'origine la caudée s'écrivait sur les syllabes que le chanteur devait faire ressortir, la losange sur les syllabes brèves qui devaient être effacées et la carrée sur toutes les autres. Concluons aussi que dans les groupes, la carrée qui remplace la rhomboïde doit se chanter, comme cette dernière, rapidement en l'unissant à toutes les notes du groupe.

“ Vous trouverez la vérité de ce que je viens de vous dire, non seulement dans les auteurs opposés au système des valeurs de note, mais même dans quelques-uns de ceux qui l'ont prôné, comme dans Félix Clément. Celui-ci n'essaye même pas d'expliquer la contradiction dans laquelle il tombe quand il donne la valeur *d'un* temps à la carrée, qu'il avoue aux premières pages de son livre avoir remplacé la rhomboïde dans les groupes. Du reste, un remords de conscience lui fait presque avouer, à la fin, que cette valeur des notes est un moyen sûr de mal chanter les mélodies grégoriennes.”

\*  
\* \*

— Et Clarinde ? exclame Aristide.

— Tu perds la tête vraiment, mon ami. Clarinde. . . Clarinde. . . Son tour viendra. Tu oublies que Monsieur est encore au presbytère de Château-Richer. Tu sais bien que le curé s'est appuyé encore sur la tradition pour prouver que le Plain-Chant devait se rythmer sur les paroles.

— J'oubliais, répond Aristide en prenant une posture plus commode pour sommeiller.

— Avant de parler de tradition, Monsieur, dit Eugène, permettez moi d'essayer de mettre en pratique les règles que vous venez de m'indiquer ; je prends l'alleluia de la messe de la nuit de Noël. Voici d'après ma méthode ce que je ferai.



Eugène entonna en battant la mesure avec la main et donnant la valeur *d'un temps* à chaque carrée, de *deux temps* aux caudées et *d'un demi-temps* aux losanges.

— J'admets que c'est fort laid. Voyons, essayons de votre méthode.

“Ça n'est pas la mienne, Monsieur, mais la méthode de savants plain-chantistes et de grands musiciens.

\* \* \*

“ Une remarque encore avant de commencer. Rappelez-vous que les groupes de notes tout en étant indépendants les uns des autres ont une liaison plus ou moins interne entre eux. Ce sont des membres de phrase qui demandent à être dégagés plus ou moins selon que l'exige l'idée générale de toute une phrase musicale. N'oubliez pas non plus que les groupes ne mesurent pas leur valeur sur les notes qu'ils contiennent, mais sur leur importance dans la phrase.

— Tenez, dit Eugène, en passant le livre au vieillard, veuillez chanter vous-même, je profiterai mieux de la leçon.

\* \* \*

Le bon vieux se rendit à son désir. Il détacha les groupes de l'Alleluia avec légèreté en appliquant sur la syllabe accentuée, prépara l'entrée du verset en ralentissant les dernières notes de la phrase, puis, comme un chrétien qui se jette à genoux et remercie son Dieu du bienfait insigne de la Rédemption, plein de son sujet il chanta et adressa à Dieu la plus fervente des prières. L'ignorant qui l'aurait entendu aurait, en communion d'idées avec lui, dit au Maître Éternel : “Oui, mon Dieu, vous le dites, je suis votre fils, aujourd'hui je le deviens au prix du plus grand sacrifice que puisse s'imposer un Dieu.”

Chaque mot distinctement prononcé, correspondant à son importance dans le membre de phrase. Chaque membre de phrase ressortant dans le chant comme s'il eut été déclamé. Tout à sa place.

— C'est beau, s'exclame Eugène. Voyons que j'essaye après vous.

Il fit de son mieux sans atteindre à la perfection de son maître. Puis rejetant le livre : “Assez, arrivons à la tradition, si nous voulons rejoindre Clarinde.

\* \* \*

“Il me faut être bien court, continue le vieillard, monsieur Aristide a besoin de sommeil et il se fait tard.

— “La tradition en Plain-Chant est perdue, dit-on, me dit monsieur le curé. Cependant, ajouta-t-il, si vous voulez le remarquer, vous constaterez que même ceux qui tiennent le plus à mesurer les notes du chant grégorien ne peuvent y réussir dans les messes et les mélodies les plus connues, c'est-à-dire, dans ces mélodies que l'on chante partout et toujours dans nos églises. Si ça n'est pas la tradition c'est au moins le bon goût, puisque ces chants seuls ont le mérite de ne pas ennuyer ou distraire.

“Faites-en l'expérience.”

### CLARINDE.

Aristide dormait tout à fait. Le vieillard le poussa. — “Monsieur, dit-il, je vais vous faire faire la connaissance de Clarinde.

“C'était une jolie brunette élancée, petite figure ronde, teint un peu basané, œil perçant et décidé, qui malgré tout me semblait respirer la bonté. En un mot, elle était belle, elle avait de l'esprit comme quatre, elle était. . . elle avait toutes les qualités puisque je l'aimais.

“Je remerciai monsieur le curé et je dirigeai mes pas vers la demeure de monsieur Blondeau. Ainsi s'appelait le père de ma fiancée.

“Le brave homme avait consenti malgré lui à nos fiançailles. Il était fort peu enthousiaste de ma voix de baryton et il avait toujours soupçonné que l'amour de Clarinde partait de son admiration pour mon talent de chanteur.

“Mon fiasco, à la messe de minuit, avait humilié la chère enfant.

“J'étais orgueilleux — qui ne l'est à dix-huit ans — je me gardai bien de lui parler de la leçon de monsieur le curé.

\* \* \*

“Pas un mot de mon chant. . . pas un traître mot. . . pas même une parole pour la messe du jour; — et moi qui l'attendais là pour lui débiter tout d'une haleine l'histoire de mon rhume. Moi qui lui aurais dit la désolation dans laquelle je m'étais trouvé en constatant la disparition de ma voix, la peine que j'en avais ressentie à cause d'elle, les efforts surhumains que j'avais faits pour me remettre en

voix, — et cela pour elle, — l'humiliation que m'avait causée l'ordre du curé — humiliation que je me serais épargnée si je n'avais tenu à chanter à cause d'elle, — la honte et le dépit que j'avais éprouvée à la vue des rires moqueurs des fidèles, — tout et toujours pour elle.

“Rien, — pas un mot.

“Pourtant j'aurais voulu lui dire que tout n'eût rien été pour moi, si elle n'en avait souffert. J'aurais voulu lui dire que pendant une heure avant de me mettre au lit je m'étais soigné et frictionné, que j'avais avalé médicaments sur médicaments, que je m'étais couché sous quatre couvertes de laine, et deux couvre-pieds surchargés de mes peaux de buffle, tout cela pour retrouver ma voix pour le lendemain, — tout et toujours pour elle.

\* \*  
\*

“Pas un mot de mon chant. . . pas un mot de la fête. On eût dit que chez elle il y avait parti pris de parler de toute autre chose coûte que coûte, et de quels sujets, mon Dieu. C'étaient les amusements de la ville comparés à ceux de la campagne. C'était la chute de Montmorency. C'était la vapeur, la navigation, les chars. C'était l'eau, la glace, la neige. C'étaient les montagnes, la pleine. C'était Québec, c'était Montréal. C'était tout ce qui ne l'intéressait pas plus que moi, mais c'était tout ce qui m'éloignait de mon sujet.

“Ma phrase était déjà toute tournée, j'allais ouvrir la bouche qu'elle entraînait aussitôt dans une longue dissertation sur les avantages et les inconvénients de vivre à la campagne, sur les plaisirs et les ennuis de la ville.

“J'étais au désespoir. Le temps passait ; cinq heures allaient sonner, il me fallait songer à retourner à Québec. Impossible pourtant de m'éloigner sans lui dire au moins que j'étais désolé de lui avoir causé un tel chagrin.

“Debout un homme a plus d'aplomb, me dis-je, levons nous.

“Me voilà sur pieds tournant entre mes doigts le rebord de mon couvre-chef sur lequel se concentraient tous mes regards pendant qu'elle faisait mine de me convaincre à force de longues phrases, qu'il était plus avantageux de voyager en hiver qu'en été.

“J'avais tout ma présence d'esprit, je saisis l'oiseau au vol. Vous ne comptez pas, lui dis-je, les rhumes que l'on prend à voyager dans les tempêtes d'hiver ?

“ Enfin l'explication allait venir, j'allais lui faire apologie.— Il n'en fut rien.— Clarinde l'avait juré, je ne devais pas parler de mon chant Je toussai pour me donner de la contenance et retrouver ma phrase d'entrée en matière. C'en était fait, Clarinde avait la parole : Le froid de l'hiver n'était pas mauvais ; on se prémunissait contre lui en s'habillant bien chaudement.— En été, il y avait les pluies, les courants d'air.— Ah ! les courants d'air ! Elle en eut pour un quart d'heure à débâter contre eux.

“ Elle avait raison, je dus l'admettre. L'heure du départ était sonnée. Je la laissai sans un mot d'explication.

Ce qui m'affligea le plus, je dois le confesser, c'est qu'elle ne m'invita pas comme d'habitude à retourner auprès d'elle. Je vous assure que je m'éloignai le cœur gros.

“ Tout le long du chemin je ne songeai qu'à Clarinde. Je ruminai tous les incidents de ma visite chez elle. Je repassai un à un tous nos sujets de conversation ; j'en arrivai à la conclusion qu'elle m'aimait tant qu'elle avait voulu m'éviter le désagrément de parler d'un incident fâcheux et humiliant.

“ Comme je l'aimais, alors !

“ J'étais satisfait qu'elle avait été vengée de mon fiasco de la nuit par ce qu'elle considérait un succès à la messe du jour. Je ne cherchai pas à résoudre ce problème, savoir, quelle quantité de bonheur égale une heure d'humiliation éprouvée par une fiancée.

“ Je n'étais pas philosophe. En revanche j'étais présomptueux. J'étais sûr d'être adoré.

“ Jusqu'au 28 décembre je coulai des jours heureux en songeant au plaisir de retourner bientôt auprès de Clarinde.

\* \* \*

“ Ce jour là je compris pour la première fois qu'humilier sa fiancée c'est la poignarder au cœur. Je reçus la lettre suivante que j'ai toujours conservée. La voici :

Château-Richer 26 décembre 1832.

Mon cher Monsieur,

J'aurais voulu vous dire hier combien j'ai été affligée du malheur qui vous est arrivé. Je ne l'ai pu. Les rires moqueurs des jeunes filles du village seraient peu de chose pour moi si l'on n'allait partout ici répétant à qui veut l'entendre que monsieur le curé vous a trouvé un fort

mauvais chanteur et qu'il ne s'est pas gêné pour vous le dire. Vous et moi, depuis hier, sommes le sujet de toutes les conversations malveillantes et la risée des malins. Monsieur le curé a tort, je le sais. Ils ont tort tous ensemble. Mais, mon Dieu, que je suis humiliée!

Votre, etc.

“ L'humiliation avait amené le dépit chez Clarinde. Elle m'en voulait d'avoir mal chanté. Elle ne me pardonnait pas mon fiasco de la messe de minuit.

“ Pas un mot d'invitation.

“ Je réfléchis longtemps. J'appelai à mon secours toute ma sagesse, je cherchai tous les baumes reconnus propres à cicatriser les plaies du cœur.

“ J'allais perdre l'amour de ma fiancée pour avoir mal chanté, parce que le sarcasme était l'arme de mes ennemis.

\* \*  
\* \*

“ Qu'auriez vous fait à ma place, Monsieur Aristide ? tué le sarcasme, n'est-ce pas ?

“ Telle fut ma résolution. Fort de la leçon du curé j'allais chanter selon sa méthode. Il me soutiendrait ; je resterais vainqueur.

“ La leçon que j'avais subie au presbytère m'avait été donnée en présence d'un jeune professeur de musique de Québec. C'était lui qui avait répété au village les dires du curé.

“ Aux Rois, je me trouvais encore à Château-Richer et je chantais selon la méthode du curé.

“ Je le confesse, ce fut une véritable comédie. Le professeur de musique, le même, tenait l'orgue. Le malheureux, il fit tout pour me rendre ridicule. Si je glissais sur les groupes il traînait lentement sur chaque note. Si je ralentissais pour faire ressortir les syllabes importantes, il me laissait là et tombait sur la note suivante avec toute la force de son grand orgue. Ce fut un galimatias double. Je tenais de mon côté, il tenait du sien ; je me perdais complètement, il était à cent lieues de la note.

“ Somme toute, comme ma réputation de mauvais chanteur était déjà faite, tout le monde se moqua de moi et exalta le talent de l'organiste.

“ Il était bon musicien, mais ne comprenait pas un traître mot au Plain-Chant qu'il accompagnait à contre sens. Il eut beau jeu. Le

premier je tentais de phraser le Plain-Chant. J'avais contre moi tous les chantres. Eux admettre que je chantais convenablement ; allons donc. J'avais contre moi tous ceux dont le goût, faussé par l'habitude d'allonger chaque note, n'était pas susceptible d'être corrigé, faute de connaissances, ou de raisonnement. Le préjugé !

“ Mon accompagnateur aidant, on trouva une foule de défauts à critiquer dans ma manière de chanter. Et ils avaient raison. Pour les uns je pleurnichais ; pour les autres je m'affectais. Ceux-ci trouvaient que j'articulais comme un acteur de théâtre, ceux-là que j'avais la prétention de distraire les fidèles.

\* \* \*

“ Il n'est pas de choses que l'on ne trouva à dire contre mon chant.—Et ils avaient raison.—Pas un ne songea à prendre ma défense pour démontrer qu'au moins j'avais essayé de chanter d'une manière intelligente. On ne vit que les défauts ; le fait principal, le rythme, personne ne le vit, soit que l'organiste l'eût complètement noyé dans ses accords fait impitoyablement à contre temps, soit que le manque de réflexion ou les préjugés l'eussent empêché d'être saisi.

“ Le curé seul aurait pu plaider ma cause, malheureusement la maladie l'avait forcé depuis quelques jours de se renfermer dans un hôpital de Québec. Il ne retourna jamais dans sa paroisse. Il laissa le pays dont le climat rigoureux lui parut préjudiciable à sa santé.

“ Seul contre tous, je ne pouvais rien. Le ridicule me tua.

“ Clarinde me reçut avec une froideur glaciale. Si elle l'eut osé, elle m'aurait congédié ce jour-là même.

\* \* \*

“ Bref ; avant la fin janvier Clarinde me demandait d'ajourner notre mariage à l'année suivante, elle se croyait appelée à devenir religieuse.

“ Le mois suivant, j'avais un rival suscité par le père dans mon musicien de Québec. Et finalement je fus supplanté.

“ Bonsoir, Messieurs, il est près de minuit, il faut songer au repos.

—Bonsoir, répondaient les deux étudiants.

Le vieillard était déjà monté.

—Nous avons oublié de lui demander son nom, dit Aristide.

—Oh ! un nom en vaut un autre, riposte Eugène ; appelons-le.

“ Le vieux Bon Sens.”

# NATURALISME ET RÉALISME.

ÉTUDE SUR LE ROMAN EN FRANCE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. (1)

## IV

Les événements ont favorisé le développement du naturalisme littéraire. Nous sommes à l'époque du second empire, dans une ère de repos, de progrès et de prospérité. Mais c'est la matière qui progresse, qui envahit, qui absorbe tout, et qui finit par dominer l'esprit. La littérature se ressent naturellement de cette invasion, et, elle aussi, se matérialise de plus en plus, à mesure que ses productions se multiplient. La corruption des mœurs se reflète dans la poésie et les romans, et *vice versa* les œuvres littéraires exercent leur influence pernicieuse sur les mœurs. En sorte qu'il est difficile de dire, de l'écrivain et du public, lequel est le corrompu, lequel est le corrupteur.

Gustave Flaubert est l'un des plus marquants parmi les naturalistes, et se distingue par la pureté, l'harmonie et la correction du style. Malheureusement il n'emploie ce style si châtié qu'à tracer des tableaux d'un réalisme hideux et à étaler sous nos yeux, avec une profusion de détails dégoûtants, le mal moral et le mal physique.

Flaubert, dans ses œuvres, affecte l'indifférence absolue pour le bien et le mal, le vice et la vertu. C'est un des traits les plus caractéristiques du naturalisme littéraire. Ces auteurs ne veulent pas discuter, ne prétendent pas instruire : ils ne visent qu'à impressionner.

Ernest Feydeau, un de ces impressionnistes, avait, d'après M. Godefroy, la faculté particulière de combiner dans ses romans le réalisme et le rêve. Sa *Fanny*, qui obtint un succès prodigieux, est " la peinture violente des appétits déchaînés." La singularité la plus étonnante de ce roman est l'affectation continuelle de l'écrivain à prêter des sensations à la nature, à spiritualiser les choses comme il matérialise les personnes.

(1) Conférence donnée à l'Union Catholique de Montréal, le 15 janvier 1888.

“ L'esprit de tous ses romans, *Fanny, Daniel, Catherine, Sylvie*, le *Roman d'une jeune mariée*. . . c'est la reproduction des passions et des choses sans mélange de sentiment, la description à outrance, l'analyse anatomique s'exerçant presque toujours sur des sujets scabreux.”

Ces livres agissent sur les sens, plutôt que sur l'âme. Y a-t-il une âme pour les naturalistes ?

Les frères de Goncourt ont poussé encore plus loin le principe d'analyse absolue, en y ajoutant l'idée que le plus sûr moyen de faire mépriser le vice, c'est de l'étaler dans toute sa laideur. Système par trop commode pour les amateurs de scandale et qui est loin d'atteindre la fin que le romancier prétend avoir en vue. “ Quelle morale, demande avec raison M. Godefroy, peut ressortir de ces écœurantes peintures où la couleur paraît toujours forcée, dont l'impression dernière est une fatigue douloureuse ? ”

Henri Münger s'est rendu célèbre par les *Scènes de la vie de bohème* et le *Pays latin*, où il a peint les mœurs des étudiants et des grisettes. Il y préconise la liberté de la passion, mais il fait voir aussi, comme malgré lui, les tristes et douloureuses impressions que laissent les plaisirs. “ La bohème est une maladie, disait-il : c'est une maladie et j'en meurs.” Ce mot est la condamnation de son œuvre.

Münger s'est plu à faire du néologisme et à risquer les figures les plus étranges. Cependant il a écrit des peintures charmantes et pleines de délicatesse. Ce bohème, malgré son réalisme, était resté poète.

M. Alexandre Dumas fils est un autre spécialiste. Son œuvre, c'est le roman à thèse, fondé sur des études physiologistes et psychologues. Ses romans les plus célèbres sont la *Dame aux camélias*, tirée du drame de ce nom ; la *Dame aux Perles*, l'*Affaire Clémenceau*, le *Roman d'une femme*, etc. L'objet ordinaire de ces études sont les personnages du demi-monde. On comprend que le sujet est scabreux et qu'il est facile d'y faire des écarts d'imagination, de sentiment et même de jugement. M. Dumas prétend bien y avoir gagné le titre de naturaliste. L'autorité religieuse, aussi justement sévère envers lui qu'envers son père, a condamné indistinctement tous ses ouvrages, dont les effets ne répondent pas aux bonnes intentions de l'auteur, si vraiment il en a. Ce en quoi M. Dumas est surtout coupable c'est en adoptant la théorie fataliste du vice originel, de l'irrésistible influence des instincts transmis par la génération,



en d'autres termes, la négation du libre arbitre. " Le père a été coupable, dit-il ; le fils est criminel ; la transmission physiologique commence, la fatalité héréditaire s'impose et ne s'interrompt plus." —(*Affaire Clémenceau*).

" Sous le rapport de la forme, on ne peut trouver que des éloges pour l'éclat merveilleux du style, pour cette langue si ferme, si nette, si claire, pour cet esprit si fin, si original et si prime-sautier. (1)—*Histoire de la littérature française*.

## V

Avec Alexandre Dumas fils nous nous éloignons du réalisme. Ce genre, qui donne si facilement dans le mauvais goût et dans l'obscène, ne pouvait convenir à tous les esprits, aussi bien parmi les auteurs que parmi les lecteurs. Nous voyons donc un certain groupe d'écrivains qui restent fidèles à l'idéalisme et se montrent relativement, sinon absolument honnêtes.

De ce nombre furent Jules Sandeau, dont nous avons parlé dans la première partie de ce travail ; Charles Nodier, le conteur à l'esprit fin et délicat et aux aptitudes multiples ; Emile Souvestre, qui a écrit un grand nombre de récits et de nouvelles ayant pour but d'inspirer l'amour de la famille, de glorifier les humbles vertus, le dévouement, la résignation, le travail, mais où il a souvent exposé des visées chimériques et des utopies socialistes et utilitaires.

Un autre conteur, Prosper Mérimée, fut une des illustrations du second empire. Son chef-d'œuvre, *Columba*, est une étude de mœurs corses. L'auteur montre un talent merveilleux dans la description et le récit, mais il ne faut pas lui demander de sentiments profonds ni élevés. Mérimée avait beaucoup d'esprit, beaucoup de culture, mais peu d'imagination et pas du tout de cœur.

C'est aussi par leur esprit que se distinguent Léon Gozlan, auteur d'un grand nombre de nouvelles et Jules Janin, conteur original, mais trop abondant.

Parmi les idéalistes, signalons M. Octave Feuillet, que M. Godefroy appelle un des princes de la littérature fashionable... fort goûté dans le monde des duchesses.

" M. Feuillet, dit le même critique, prit l'initiative de la réaction

(1). Godefroy.

contre le matérialisme littéraire, et tandis que paraissaient les œuvres de Feydeau, de Champfleury, de Flaubert, publia successivement le *Roman d'un jeune homme pauvre* et *Sibylle*, qui obtinrent un succès durable, bien que les données en fussent presque entièrement prises hors de la vie possible et qu'on s'y perdit constamment dans le pays des poétiques chimères. L'élégance native du romancier, jointe à l'art de nouer une action qu'il tenait d'Alexandre Dumas, d'abord son maître, la finesse de ses goûts littéraires, son intelligence rare des mœurs de la société polie contrastaient si fort avec les allures de l'école dominante qu'il se fit en peu de temps un public admirateur et passionné."

La réaction ne fut pas si prononcée que M. Godefroy le donne à entendre.

Il est bien vrai que dans *Sibylle*, M. Feuillet a voulu faire une démonstration en faveur de la religion ; mais il n'y a prouvé qu'une chose, c'est qu'il n'entendait rien à la religion. Le *Roman d'un jeune homme pauvre*, qui n'a pas telle prétention, est cependant d'un effet plus moral, et est aussi beaucoup plus attrayant.

Du reste les tendances plutôt naturalistes que chrétiennes de M. Feuillet ne tardèrent pas à s'accuser dans *Monsieur de Camors* et *Julia de Trécœur*, qui, de l'aveu de M. Godefroy, reposent sur des thèmes dangereux, sinon malsains. On pourrait en dire à peu près autant d'*Un mariage dans le monde*, du *Journal d'une femme* et des *Amours de Philippe*. M. Feuillet "a su faire comprendre et aimer les respects et les convenances," mais sa morale et sa religion reposent sur de vagues et poétiques conceptions plutôt que sur le fondement solide d'une foi éclairée et pratique.

M. de Pontmartin, l'auteur des *Jeudis de Madame Charbonneau*, est un de ceux qui ont lutté le plus énergiquement contre le réalisme littéraire. Il l'a fait non seulement par le précepte mais encore par l'exemple, c'est-à-dire en écrivant des romans et des contes empreints d'une grande délicatesse de sentiments, et dont l'inspiration est généralement honnête.

M. Jules Barbey d'Aureville est difficile à classer. Il a fait des romans de mœurs : *Une vieille maîtresse*, les *Diaboliques*, le *Prêtre marié*, qui prétendent être des œuvres morales, catholiques même, mais où la passion est peinte avec un réalisme qui va jusqu'à l'indécence et qui, en définitive, ne peuvent être considérés comme de bons livres ; et en même temps il a écrit des romans historiques : *l'Ensorcelée*, et le *Chevalier des Touches*, qui ont placé leur auteur

parmi les maîtres, et qui semblent, sous tous les rapports, n'avoir mérité que des éloges. Peut-être pourrait-on dire que M. d'Aureville a voulu faire du naturalisme chrétien, en montrant le cœur de l'homme aux prises avec le péché. Le spectacle peut parfois être dangereux, surtout pour les jeunes âmes.

Les romans de MM. Erckmann et Chatrian se rattachent au genre politique et social. Nous avons ici le spectacle assez rare de deux auteurs qui, travaillant ensemble, fondent leurs personnalités en une seule et adoptent même une raison sociale. Leurs romans ont eu un certain renom. Leur patriotisme est d'une espèce particulière et est composé de deux éléments : l'admiration pour la révolution et la haine du régime impérial. Il nous souvient aussi d'avoir entendu reprocher à ces auteurs d'être les instruments des loges maçonniques et de travailler à répandre les idées humanitaires de la secte.

Louis Reybaud, publiciste et romancier, s'est rendu célèbre par son *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, ouvrage très spirituel, dirigé contre les exagérations de la politique, de l'art et de la littérature. Il a écrit aussi *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques*, critique acerbe de la révolution de février. Le succès de ces deux ouvrages a dû nuire à ses autres romans, très nombreux, mais aujourd'hui oubliés.

## VI.

Chaque jour a vu grandir la vogue, la popularité et, il faut le dire, l'importance du roman-feuilleton. Les journaux se multipliant, la demande pour ce genre de production a dû nécessairement augmenter, et, par suite, le nombre des producteurs.

Ponson du Terrail, qui date déjà de loin, rivalisa de fécondité, mais non de talent, avec Dumas et Féval. C'était, paraît-il, un fort brave homme, qui se déguisa en bandit pour écrire des romans de cape et d'épée, dont les interminables *Aventures de Rocambole* sont le type. Jamais on ne vit pareille profusion de coups d'épée, de coups de poignards, de coups de pistolets, de coups de toutes sortes. C'est, on peut le dire, un saut périlleux continu qu'exécutent les personnages de M. du Terrail. On dit qu'il commençait un récit sans savoir du tout comment il le terminerait, fournissant la matière au jour le jour, et ressuscitant parfois un héros qu'il avait

fait mourir deux ou trois jours auparavant. On comprend qu'à ce jeu-là on ne songe guère à soigner son style, et que les agissements de tous ces brigands ne sauraient laisser une impression salutaire.

Parmi les feuilletonistes qui ont successivement joui de la faveur du public nous pouvons compter Paul Meurice et Auguste Maquet, les collaborateurs d'Alexandre Dumas père, Emmanuel Gonzalès, Gustave Aymard, Paul Duplessis. Elie Berthet, Ernest Capendu Pierre Zaccone, Emile Goboriau, qui a mis à la mode le roman de cour d'assises—Emile Richebourg, un des plus populaires, Fortunat du Boisgobey, Xavier de Montépin, Xavier Eyma, etc, etc, etc.

Ces auteurs, avec plus ou moins de talent, ont travaillé et se sont dépensés au service du public, mais non sans rétribution. Comme nous l'avons dit, le genre est encouragé, et par conséquent les bénéfices sont considérables.

Ces romans sont composés trop précipitamment pour qu'on puisse s'attendre à y trouver un grand mérite littéraire. Le fond pêche souvent contre la morale et l'esprit matérialiste du jour y domine. Les rédacteurs de nos journaux qui reproduisent ces feuilletons, en savent quelque chose, obligés qu'ils sont d'avoir recours aux ciseaux pour éliminer les passages qui, en ce pays arriéré, pourraient paraître un peu trop risqués.

En somme cette littérature de feuilleton vaut ce qu'elle coûte : pas grand-chose. Mais il faut toujours la mentionner, quand ce ne serait que pour nous édifier sur ce qui fait la nourriture quotidienne du bon public, là-bas et ici. On peut affirmer sans crainte que, ces aliments ne sont pas propres à entretenir et développer la santé intellectuelle et morale d'un peuple. Et l'on serait tenté de se demander si, après tout, c'est un si grand bienfait que l'instruction populaire, grâce à laquelle sont répandus de tels éléments de corruption.

## VII.

Nous voici à la dernière place du roman moderne.

Contrairement à ce qu'on aurait pu croire et espérer, les malheurs qui ont frappé la France en 1870 et 1871 ne l'ont pas retirée de la voie funeste où elle s'était engagée, et la marée du matérialisme a continué de monter chaque jour. Aujourd'hui il semble qu'elle est au point culminant et qu'on ne saurait pousser plus loin la corruption du cœur et l'aberration de l'esprit.

Jetons un coup d'œil sur les principaux écrivains qui, en ce moment, captent la faveur du public.

Nous l'avons déjà dit : c'est l'école naturaliste qui domine et le roman de mœurs qui est le plus en vogue.

Mais le naturalisme peut se subdiviser. Il y a le naturalisme délicat et optimiste, le naturalisme savant, le naturalisme païen, le naturalisme grossier, brutal et pessimiste.

Ainsi, Madame Adam, (Juliette Lamber) directrice de la *Nouvelle Revue* et auteur de plusieurs romans, pourrait personnifier le naturalisme païen, philosophique et délicat, dans la forme, car au fond, ce qu'on appelle le naturalisme est toujours la même chose : c'est le matérialisme, c'est la corruption.

Madame Adam a fait très franchement sa profession de foi.

"Je suis païenne. Voilà ce qui me distingue des autres femmes."

Et elle est bien capable de n'être païenne que pour n'être pas semblable aux autres. La vanité se niche partout.

Madame Adam est donc une néo-helléniste, c'est-à-dire de ces écrivains modernes qui se sont épris d'un goût passionné pour l'antiquité païenne, non seulement en ce qui concerne l'art et la littérature, mais même dans le domaine des idées et des principes. A leurs yeux le paganisme grec était le règne de la beauté et de l'harmonie, et lui seul avait le secret de rendre l'homme heureux ici-bas.

M. Jules Lemaître résume ainsi le caractère des livres de Madame Adam :

"Son œuvre est presque toute entière une apothéose de la terre et de la vie terrestre. Croyance passionnée à la bonté des choses; ivresse d'être et de sentir; libre vie qui, pour être heureuse, n'en est pas moins noble; obéissance aux penchants naturels, rendue inoffensive par le goût de la mesure, par l'adoration studieuse de la beauté; réconciliation de la matière et de l'esprit; développement harmonieux de l'homme complet, l'exercice de ses facultés supérieures suffisant à tempérer et à purifier les instincts de la chair, voilà le fond de ses romans."

Il n'est pas nécessaire, je crois, de signaler les contradictions de ce programme. Du reste, M. Jules Lemaître, tout naturaliste et païen qu'il soit lui-même, mais d'une façon moins naïve, ne laisse pas, avec la perspicacité d'une intelligence éclairée, de pénétrer et de mettre à nu les véritables tendances que Juliette Lamber et les autres néo-hellénistes cachent sous cette admiration de l'antiquité.

"En prenant hellénisme au sens de paganisme, et paganisme au sens d'antichristianisme, on finit par s'entendre. Le paganisme de

Mme Juliette Lamber est, au fond, une protestation passionnée contre ce qu'il y a dans la croyance chrétienne d'hostile au corps et à la vie terrestre, d'antinaturel et de surnaturel, et, pour préciser encore, contre le dogme du péché originel et ses conséquences. . . .

"Pour les vrais neo-Grecs, le christianisme est l'ennemi et l'étranger. L'hellénisme était le tranquille développement de l'esprit de la race aryenne : le christianisme, ç'a été la perversion de ce génie lumineux par le sombre génie des Sémites. Dès lors l'affreux souci de l'au-delà, la subordination et le sacrifice de cette vie terrestre au rêve d'une autre vie, ont flétri, diminué, corrompu les hommes."

"En résumé, l'hellénisme est pour les hommes d'aujourd'hui un rêve de vie naturelle et heureuse, dominée par l'amour et la recherche de la beauté surtout plastique et débarrassée de tout soin ultra-terrestre. . . ."

M. Lemaître montre l'inanité de ce rêve, fondé sur une fausse conception de l'histoire aussi bien que de la nature. "C'est, dit-il, un amusement ou une foi aristocratique. . . . Mis à la portée du peuple, ou bien il s'évanouirait, ou bien il tournerait à un sensualisme rudimentaire et cru. Et la façon la plus grossière et la plus sauvage même de comprendre le dogme chrétien vaut encore mieux pour le bonheur et la dignité des simples."

Sans se piquer d'hellénisme, André Theuriet, le chantre harmonieux des forêts et l'auteur de plusieurs romans rustiques, pleins de vie et de fraîcheur, peut être considéré, lui aussi, comme un païen, élégant et aimable ; et nous dirions bien la même chose d'Alphonse Daudet, le conteur spirituel, de Mme Alphonse Daudet, qui n'a pas moins d'esprit et a peut-être encore plus de style que son mari ; de Ludovic Halévy, malgré les couleurs chrétiennes qu'il a arborées dans l'*Abbé Constantin*, de Gustave Droz, dont la plupart des ouvrages, vrais bijoux littéraires, sont remplis d'un sensualisme d'autant plus dangereux qu'il est dissimulé sous les délicatesses de la forme.

Au groupe des naturalistes raffinés, ou simplement modérés, on pourrait encore rattacher Octave Feuillet, dont nous avons déjà parlé, Jules Claretie, Hector Malot, écrivain d'un mérite incontestable, mais qui se laisse trop souvent dominer par le pessimisme ; Georges Ohnet, l'esprit banal par excellence, au jugement de M. Lemaître, etc., etc.

(A suivre.)

JOSEPH DESROSIERS.

# L'IRLANDE

(Suite.)

“ *The Irish Brigade.* ”

Cette brigade, composée des régiments de Clare, de Dillon et de Fitzjames sauva la France à Fontenoy, le 11 mai 1745. Cette héroïque brigade donna, avec son impétuosité ordinaire, en voyant l'armée française écrasée par les forces alliées, commandées par le duc de Cumberland, fils du roi d'Angleterre, Georges II, et après s'être agenouillée un instant elle s'élança avec furie sur l'ennemi au cri de “ *Remember Limerick and Saxon perfidy.* ” (Souvenez-vous de Limerick et de la perfidie saxonne.)

Le brave Lally avait dit à ses Irlandais : “ *March against the enemies of France and of yourselves without firing, until you have the points of your bayonets upon their bellies* ” ; (1) et au cri de : “ *Steady boys ! forward ! charge !* ” (Ferme ! en avant ! au pas de charge !) ils culbutent l'ennemi, le mettent en déroute, l'écrasent.

Aussi quand le roi Georges eut appris la défaite de son fils par la “ Brigade Irlandaise ” au moment où il croyait déjà tenir la victoire, s'écria-t-il avec émotion, en dénonçant les “ Lois Pénales ” qui empêchaient les Irlandais de servir comme soldats dans les armées anglaises : “ *Cursed be the laws, which deprive me of such subjects.* ” (Maudite soit la loi, qui me prive de tels soldats.) (2)

Lord Macaulay proclame cette défaite un juste châtement mérité par l'Angleterre à cause de ses injustices envers l'Irlande.

(1) Marchez contre les ennemis de la France et les vôtres sans faire feu jusqu'à ce que vous ayez les pointes de vos baïonnettes sur leurs ventres.

(2) As *Davis* has it :

“ *How fierce they look those exiles wear, who 're wont to be so gay,*

“ *The treasur'd wrongs of 50 years are in their hearts to-day !*

“ *The treaty broken ere the ink where with 'twas writ could dry,*

“ *Their plunder'd homes, their ruin'd shrines, their women's parting cry,*

“ *Their priesthood hunted down like wolves, their country overthrown,*

“ *Each looks, as if revenge for ALL were stayed on HIM alone.*

“ *On Fontenoy, on Fontenoy, not ever yet elsewhere*

“ *Rush'd on to fight a nobler band, than THESE proud exiles were !* ”

Le traité signé entre Sarsfield et Guillaume d'Orange fut bientôt foulé aux pieds et M. Froude, le plus impudent et le plus menteur de tous les écrivains sur l'Irlande, semble nous dire que les Irlandais devaient s'attendre à ce que ce traité ne fût pas exécuté.

Guillaume d'Orange fit passer les *Lois Pénales* contre l'Irlande dans le but de protestantiser le pays. Les Catholiques, exclus des parlements, ne pouvaient occuper aucune position, remplir aucune charge, participer à aucun honneur. Ils étaient exclus des écoles et des universités. Un enfant qui apostasiait avait droit à tous les biens de son père. Si un Catholique achetait une propriété, elle lui était confisquée. S'il possédait un cheval, n'importe quel Protestant pouvait le lui ôter en lui donnant quatre livres sterling. Si une femme apostasiait elle était de droit séparée de son époux et libre de se remarier. Un Catholique ne pouvait être soldat.

La loi était tellement cruelle et injuste que le Lord Chancelier Bowes et le juge-en-chef Robinson pouvaient dire, sur le banc, qu'elle ne supposait pas même l'existence d'un Irlandais catholique.

En dépit de ce terrible état de choses, les prêtres irlandais, cachés partout, enseignaient le catéchisme et les vérités religieuses aux petits enfants ; et contre l'attente de Guillaume d'Orange, la foi continua de briller sur l'Irlande. Les persécuteurs sont morts et la nation irlandaise est encore catholique.

L'effet des *lois pénales* fut cependant désastreux pour le commerce de l'Irlande. Déjà, sous Charles I, Strafford avait tout fait pour détruire les manufactures de laines irlandaises, au profit de celles d'Angleterre. Sous Charles II l'exportation des bestiaux d'Irlande fut prohibée. La construction des navires fut arrêtée et, en 1696, sous Guillaume d'Orange, toute exportation des laines manufacturées fut strictement prohibée, à l'exception de quelques petits ports insignifiants.

Souvent l'on entend répéter : " Oh, les Irlandais sont des paresseux, qui préfèrent mourir de faim plutôt que de travailler."

Ceci est un mensonge fabriqué dans les officines politiques d'Albion. Il est de fait que les manufactures d'Irlande sont antérieures à celles d'Angleterre.

La vérité vraie est que l'on a ruiné celles-là au profit de celles-ci. La vérité vraie, c'est que quand l'Irlandais eut amélioré, par son travail et ses sueurs, le morceau de terre que le seigneur lui loue le double de sa valeur, alors on renchérisait ses rentes. Ainsi toute amélioration, tout travail du fermier était au profit de son *landlord* ; de ce land-



lord dont les pères ont volé ce même sol aux Irlandais catholiques, comme nous venons de le voir. La vérité vraie, c'est que l'Irlande étant bien plus prospère que l'Angleterre, celle-ci en étant jalouse entrava, par une législation infâme, le commerce de l'Irlande et fit servir ses richesses à ses propres intérêts. La grande époque de prospérité commerciale irlandaise fut celle de son indépendance parlementaire. Si l'Irlande est pauvre aujourd'hui, c'est donc dû à la politique arbitraire et tyrannique de l'Angleterre. Citons quelques exemples à l'appui de cette assertion et prenons-les chez les plus célèbres des Protestants et dans toutes les classes de la société anglaise.

Pitt, parlant de la proposition commerciale de 1785 disait : “ *La politique uniforme de l'Angleterre a été de priver l'Irlande de l'usage de ses propres ressources et de la rendre esclave des intérêts et de l'opulence du peuple anglais.*” (State trials, p. 485.)

“ *L'Irlande,*” dit Junius, “ *a été uniformément pillée et dépouillée.*” L'éloquent juge-en-chef Bushe disait aux Irlandais : “ *On vous demande d'abandonner votre indépendance ! et à qui ? à une nation qui, depuis six siècles, vous traite avec injustice et oppression.*”

L'évêque protestant Boulter, dans son rapport au gouvernement, appelle une grande calamité la manière dont on traite les Irlandais et les haines que l'on attise contre les Catholiques.

Lord Clare dans un discours en 1798, parlant de la période de l'indépendance du parlement irlandais, dit : “ *Il n'y a pas un peuple sur la surface du globe qui ait avancé en civilisation, en agriculture et en industrie avec la même rapidité que l'Irlande, dans cette même période,*” (de 1782 à 1798.)

“ *En ce temps-là,*” disait encore Pitt, citant Foster (1785) “ *l'exportation annuelle des produits irlandais en Angleterre s'élevait à deux millions cinq cent mille livres sterling, tandis que l'exportation en Irlande des produits anglais ne s'y s'élevait qu'à un million.*”

La grande période de prospérité pour l'Irlande fut donc de 1782 à 1800, c'est-à-dire durant le Parlement de Grattan.

Voici l'augmentation relative des deux pays sur les articles suivants, de 1785 à l'Union de 1800.

	IRLANDE.	ANGLETERRE.
Thé augmentation	84 pour cent.	45 pour cent.
Tabac “	100 “	64 “
Vin “	74 “	22 “
Sucre “	57 “	53 “
Café “	600 “	75 “

Et c'est en présence de ces faits qu'on a l'insolente audace, la malicieuse impudence, l'incroyable effronterie de dire que l'Irlande n'est pas prospère aujourd'hui parce que son peuple n'est pas industriel !

Pour vous démontrer plus clairement l'effet désastreux de l'Union de 1800, à l'abolition du Parlement<sup>e</sup> de Grattan, laissez-moi vous citer les variations et changements dans la consommation de ces mêmes articles, depuis 1800 à 1827.

	IRLANDE.		ANGLETERRE.	
Thé augmentation	24	pour cent.	25	pour cent.
Café “	400	“	1800	“
Sucre “	16	“	26	“
Tabac diminution	37	“	27	“
Vin “	45	“	24	“

“*La féroce législation d'Elisabeth,*” comme l'appelle Burke, avait porté ses fruits, ainsi que les lois pénales de Guillaume d'Orange et les massacres de Cromwell. La nation irlandaise était presque anéantie, au commencement du siècle dernier. Une famine horrible vint encore, en 1741, joindre ses horreurs aux autres maux dont souffrait ce malheureux pays. Des sociétés secrètes se formèrent pour résister à l'oppression ; le gouvernement fit périr des centaines d'infortunés que le désespoir avait rangé parmi les “*White-boys,*” les “*Oak-boys*” et les “*Cœurs d'acier.*” La question agraire était au fond de toutes les contestations. Jamais les Irlandais n'ont accepté le fait accompli ; au contraire ils ont incessamment revendiqué la possession de leur sol.

Depuis Elisabeth on chercha à unir l'Irlande à l'Angleterre et à lui enlever même son parlement, bien qu'il fût contrôlé par celui de Londres. Sous Georges I on passa un acte abolissant pratiquement le parlement irlandais, bien que ce dernier fût exclusivement protestant. Une espèce de *family compact* gouvernait l'Irlande ; le Canada eut à subir la même plaie, un siècle plus tard. William Molyneux avocassa, le premier, publiquement l'indépendance de l'Irlande. Dean Swift abonda dans la même idée. Il rendit de grands services à son pays ; le premier, il conseilla aux Irlandais de n'acheter et de ne se servir que des objets des manufactures nationales. Wood veut-il inonder le pays de ses sous de cuivre, Swift le tourne tellement en ridicule que sa mesure tombe dans le mépris.

Pour montrer combien grande était la misère du peuple, le sarcas-

tique Swift conseilla aux Irlandais de bien engraisser leurs enfants pour les faire dévorer par les landlords, vu qu'ils avaient déjà enlevé toute subsistance aux parents.

Vers cette époque le parti des Patriotes se forma en chambre. Charles Lucas commença, le 10 septembre 1763, la publication du "Freeman's Journal," dans les intérêts des patriotes et de la liberté.

Henry Flood, membre pour Kilkenny, devint le chef du parti de l'opposition en chambre. Son fameux discours contre le primat Stone porta Flood au premier rang, comme orateur. Dans le but de mieux servir la cause de sa patrie, il crut devoir accepter une position, sous le Gouvernement, ce qui fut la cause de la perte de son influence.

Ce fut le noble, généreux et éloquent Henry Grattan qui le remplaça comme chef de l'opposition. L'Angleterre était alors en guerre avec les États-Unis et l'on avait organisé une force de volontaires de 60,000 hommes sous le prétexte de protéger l'Irlande contre les attaques du pirate Paul Jones.

Flood et Grattan étaient chefs de ces volontaires, qui tous désiraient l'indépendance de leur pays. Grattan la demanda au Parlement anglais, qui dut, à cause des difficultés d'outre-mer, rappeler l'infâme acte de Georges I, en 1782.

Pour la première fois l'Irlande redevenait libre. Grattan, Protestant lui-même, donna aux Catholiques le droit de vote; il ne put cependant leur faire accorder l'émancipation, ce qui fut la cause de la formation de la ligue des "*United Irishmen*," dont le but était d'unir tous les citoyens dans une grande ligue patriotique. Deux Protestants en étaient le président et le secrétaire. Leurs chefs furent Théobald Wolfe Tone, Arthur O'Connor et le chevaleresque Lord Edward Fitzgerald, l'époux de la belle Pamela, fille naturelle de Madame de Genlis et de Philippe Égalité d'Orléans.

Les idées de la Révolution française commençaient à se faire jour. Tone alla plaider, à Paris, la cause de l'Irlande devant le Directoire qui envoya une flotte formidable sous le commandement du célèbre Hoche, mais elle fut dispersée par la tempête. L'Angleterre envoya alors de fortes armées en Irlande et écrasa le parti des "Irlandais Unis." La loi martiale fut proclamée. Arthur O'Connor fut arrêté et Edward Fitzgerald mourut en prison des blessures qu'il avait reçues, en se défendant contre les soldats, qui le traquaient dans sa retraite. Cette révolte de 1798, avait été organisée par des Protestants en grande majorité; les Catholiques cependant eurent à

souffrir de terribles représailles de la part des Orangistes, bien qu'un grand nombre fussent opposés à cette prise d'armes.

Plusieurs prêtres combattirent au premier rang pour l'émancipation de l'Irlande ; les Pères *John Murphy* et *Philip Roche* périrent sur le champ de bataille. Moins heureux, le Père *Michael Murphy* fut envoyé à la potence avec *Bagenal Harvey* et *Anthony Perry* ; ces deux derniers étaient protestants.

Thomas Addis Emmet, le père de Robert, fut envoyé en exil ; un grand nombre d'autres montèrent sur l'échafaud. Lord Cornwallis se montra sans pitié. Ni Flood, ni Grattan n'avaient pris part à la révolte des *United Irishmen*, ils y étaient même opposés. A cette époque parut aussi le célèbre avocat *John Curran* qui se rendit immortel par ses éloquents plaidoyers devant les tribunaux, en faveur de *Hamilton Bowen*, le président de la Ligue et de plusieurs autres patriotes.

Mais que valait l'éloquence devant des tribunaux anglais décidés d'avance à condamner quand même ? (1) L'Angleterre, non contente d'avoir broyé dans le sang l'Irlande encore une fois, profita de cette circonstance pour lui enlever son parlement. Par la ruse, la fraude, la corruption et l'argent Cornwallis parvint, au prix de 320,000 livres sterling, à acheter une majorité en faveur d'un parlement uni avec l'Angleterre. Cet acte fut passé en 1800. Grattan s'immortalisa par son éloquence contre cette mesure inique.

L'or anglais avait fait son œuvre diabolique ; plus de cent représentants votèrent contre la destruction de leur parlement, en dépit de la corruption. Honneur à ces cent honnêtes politiques !

Le parlement de Grattan, quoique composé exclusivement de Protestants, avait rendu de grands services aux Catholiques d'Irlande. Un grand nombre s'étaient ralliés à l'Union, trompés par la promesse de Pitt que l'émancipation serait accordée aux Catholiques et que la dîme (à payer par les Catholiques au clergé protestant) serait abolie. Incapable d'obtenir ces mesures de l'imbécile *Georges III*, Pitt résigna onze jours après que l'Union eut été mise en force.

De graves mécontentements existaient partout ; des insurrections éclataient. Robert Emmet résolut de s'emparer du Château de Dublin. Fait prisonnier, on lui fit un semblant de procès, qui se termina tard, le soir du 19 septembre 1803 ; le lendemain, de grand

(1) L'année 1838 nous en a donné un exemple en Canada ; Cliterow et ses séides condamnèrent à mort de Lorimier et ses compagnons, malgré l'éloquence de Drummond.

matin, il portait sa tête sur l'échafaud. John Curran, qui était opposé aux amours de sa fille avec Emmet, refusa de le défendre. On l'accuse d'avoir été aussi la cause indirecte de la mort d'Emmet.

On dirait que la soif du sang fut alors inextinguible chez l'Anglais ; aussi s'en montra-t-il très avide contre tous ceux qui avaient aidé Emmet. L'*Habeas corpus* fut suspendu et l'*Insurrection Act* fut passé. L'Angleterre punissait toujours sans jamais rien faire pour enlever les causes de ces malaises et de ces insurrections. Pitt reprit le pouvoir en 1804, sur la promesse, qu'il fit au roi, de ne plus rien exiger pour les Catholiques d'Irlande.

Quelle triste figure que ce Georges III ! Les vains efforts du parti catholique et la volonté bien connue du roi de les anéantir complètement donnèrent naissance au parti orangiste, dont le but était de supporter la Couronne aussi longtemps que celle-ci serait en faveur de la suprématie protestante en Irlande.

La corruption, la fraude, la dilapidation, la rapine et l'injustice gouvernaient encore en ce pays " la mort de Pitt. Son successeur, l'éloquent Fox, à la langue de feu, ne put rien faire non plus, quoique ses sympathies fussent assez favorables à la réforme de certains abus. Sa mort enleva tout espoir à l'Irlande. Cependant les insurrections s'y perpétuaient dans le peuple, et les hommes éminents ne cessaient de pétitionner le gouvernement pour le redressement de leurs maux séculaires.

Enfin, après une longue attente, en 1807, un Catholique, pour la première fois, se mit à la tête de son parti et ce Catholique, cet homme éloquent qui a tant fait pour son pays, c'était le grand Daniel O'Connell. L'agitation en faveur du rappel de l'Union et l'émancipation des Catholiques croissait toujours. Henry Grattan (mort en 1820) et Sir Henry Parnell, grand oncle de Charles Stewart Parnell, le chef actuel du "*Home Rule Party*" en Irlande, étaient les avocats de l'émancipation dans le parlement anglais. Richard Lalor Sheil, l'émule d'O'Connell, presque aussi éloquent que son chef et ce dernier préparèrent divers actes qui furent présentés à la chambre, pourvoyant au paiement du clergé catholique, à l'émancipation et à l'abolition de la taxe des 40 shellings sur les maisons des propriétaires francs-tenanciers. Ces mesures, écoutées assez favorablement par la Chambre des Communes, furent repoussées par celle des Lords, grâce à l'opposition du duc d'York.

L'agitateur O'Connell, fin, perspicace, avocat savant, esprit subtil, découvra bientôt que l'Acte défendant aux Catholiques de siéger en

Parlement ne les empêchait pas de se faire élire. En conséquence il se présenta en 1828 pour la Chambre des Communes, dans le comté de Clare.

Naturellement il refusa de prêter le serment exigé, dont le but était d'exclure les Catholiques du Parlement. Son refus créa une immense agitation qui fit peur à l'Angleterre. Aussi le *test oath* fut-il aboli, en 1829. Mais comme cet Acte, digne des Néron de Rome, venait d'être anéanti, quand O'Connell se présenta de nouveau en chambre, on voulut lui faire prêter serment d'après l'ancienne formule, vu que cette loi était en force lors de son élection en 1828. O'Connell refusant de nouveau, résigna son mandat pour se représenter dans Clare. Il obtint cependant le privilège d'être entendu à la barre de la Chambre. Il y plaida, avec une éloquence sans égale, son droit à prêter serment d'office en vertu du nouvel acte. Cent seize députés votèrent dans son sens et cent quatre-vingt-dix contre ; mais déjà l'on vit que l'idée de l'émancipation avait fait un chemin immense. La même chose s'est répétée, ces années dernières, à propos du "*Home Rule*."

En abolissant le *test act* le Parlement anglais, dans le but d'empêcher la réélection du grand patriote irlandais que l'on commençait à craindre, abolissait le même jour et à la même séance, l'ancienne franchise et élevait le cens électoral. Vains complots, projets odieux et insensés. O'Connell, en dépit des machinations des Lords, fut réélu et prêta serment sous la nouvelle loi, le 4 février 1830.

Le *défranchissement* des locataires créa un vaste mécontentement en Irlande et O'Connell en profita pour rappeler à son pays que l'émancipation des Catholiques devait être l'un des moyens d'obtenir le rappel de l'Union. Il fonda en conséquence la société dite des "*Amis de l'Irlande*." Elle fut abolie par le Parlement; O'Connell en établit une autre : celle de l' "*Association anti-unioniste*." Non-seulement elle fut déclarée illégale, mais son chef fut arrêté pour sédition et convaincu. Son jugement ne fut jamais prononcé et O'Connell, remis en liberté, recommença son agitation avec plus de courage, d'énergie et de force.

En dépit des efforts des patriotes, en 1832, l'Angleterre jeta un autre défi à l'Irlande eu défranchissant de nouveau un grand nombre d'électeurs. Les mesures de coercition sévères, telles que l'acte insurrectionnel et autres, ne maintenaient plus le torrent. On entendait le bruit de l'orage grondant ; la foudre menaçait. O'Connell, dont la voix était mélodieuse et suave comme une harpe d'Éolie, quand il

s'apitoyait sur les malheurs de sa patrie, devenait terrible quand il tonnait, dans le Parlement, contre les oppresseurs de l'Irlande. Ses yeux lançaient des éclairs et sa parole de feu semblait diriger la foudre ; on aurait dit que ses mains étaient pleines de furies prêtes à s'élaner contre les bourreaux de l'Irlande. Ceux-ci tremblèrent pour la première fois depuis des siècles. C'est que dans ses inénarrables infortunes, dans sa longue agonie, dans son atroce martyre l'Irlande s'était donné un fils, un chef, un héros, un vengeur.

La question des dîmes, payées par les Catholiques à l'Église anglicane, s'imposait à l'attention d'O'Connell. Malgré ses armées, sa police, ses affidés, ses sbires, que l'Angleterre tenait pour aider au clergé anglican à collecter les dîmes, en 1833, il y avait un million deux cent cinquante mille piastres d'arrérages. Un an après l'avènement de Victoria, en 1838, Lord John Russell crut devoir collecter ces dîmes des propriétaires, comme rente foncière, au lieu de les faire payer directement aux locataires, en sorte que ces derniers virent leurs rentes élevées en conséquence ; c'était ouvrir une ancienne plaie avec un fer rouge. De là nouvelle indignation contre la rente, qui impliquait alors et le loyer du sol et la dîme protestante.

En 1845, le *Maynooth College Grant* créa une nouvelle excitation. Sir Robert Peel se montra favorable aux Catholiques. Gladstone résigna son portefeuille à cette occasion ; son fanatisme presbytérien d'Écossais l'emportait alors. Peel, pour contrebalancer les mauvais effets de sa libéralité au collège de Maynooth, créa les collèges royaux de Belfast, de Cork et de Galway, dont l'enseignement devait être exclusivement séculier. Ces collèges, appelés écoles sans Dieu, ne satisfirent personne, mais ouvrirent cependant une nouvelle porte aux Irlandais. Ils purent y envoyer leurs enfants et obtenir ensuite le droit à une Université catholique.

Le chef irlandais crut le moment opportun pour le rappel de l'Union ; le peuple fut de son côté ; la classe dirigeante des commerçants, ruinés par de constantes agitations depuis l'Union en 1800, se montra moins favorable à cette mesure. La *Nation*, organe des patriotes, en 1847, avocassa le rappel et le grand apôtre de la tempérance, le Père Mathew se rangea, avec tous ses amis, sous la nouvelle bannière.

O'Connell crut sincèrement au succès. Toute l'Irlande était avec lui. Ses voyages à travers le pays étaient des ovations continuelles. Sa parole, entendue partout, créait un immense enthousiasme. Quand

l'esprit populaire fut monté à son plus haut point, O'Connell, qui ne voulut jamais de la rébellion à main armée, vit ses assemblées *pro clamées*, en vertu des anciennes lois de coercition; lui-même fut jeté en prison.

Libre bientôt, mais abandonné par les esprits plus avancés qui voulaient une prise d'armes, O'Connell, brisé moralement et physiquement, partit pour Rome, qu'il n'eut pas la consolation de voir, car il mourut en route, à Gènes, le 15 mai 1847, laissant sa patrie dans une condition désespérée. Aux maux politiques vint aussi se joindre l'horrible famine, qui décima une fois de plus l'Irlande et qui jeta partout en Amérique des milliers de ses malheureux enfants. Le typhus se mit de la partie et des centaines de ces pauvres Irlandais périrent à Montréal, malgré les soins de nos prêtres et de nos religieuses, qui se dévouèrent pour eux (1).

Le manque de récolte des patates en 1845, 1846 et 1847 fut la cause de la mort de 2,000,000 d'Irlandais par la famine; la nation ne resta plus alors qu'au nombre de 6,000,000.

Telle était la triste condition de l'Irlande à la mort du grand agitateur et du *Repeal Movement*.

#### LA JEUNE IRLANDE ET LE FÉNIANISME.

Gavan Duffy, John Blake, Dillon et Thomas Davis, éditeurs et écrivains de la *Nation*, journal très populaire, dont les idées, plus avancées que celles du *Libérateur*, poussaient à la révolte, formèrent un nouveau parti de la "Jeune Irlande." L'écho des idées de la *Nation* retentissait partout. Seward et Horace Greeley eux-mêmes déclaraient que les Américains s'empareraient du Canada si l'Angleterre tentait d'écraser le parti du "Rappel de l'Union." Ledru-Rollin, au nom du parti républicain de France, affirmait que son pays était prêt à prêter main forte à la nation irlandaise.

A la *Jeune Irlande* se joignit une phalange de jeunes hommes devenus depuis célèbres, tels que William Smith O'Brien, John Mitchell, le fondateur du *United Irishman*, Thomas-Francis Meagher, la bouche d'or du parti, John Martin, l'éloquent Darcy McGee et autres. John Mitchell, fils d'un ministre protestant et William-

(1). Les ministres protestants ne parurent guère dans les *sheds*, de peur d'apporter la maladie à leurs propres enfants.



Smith O'Brien, membre pour Limerick et descendant de Brian Boru, se mirent à la tête du nouveau mouvement après l'insuccès d'O'Connell, la suppression de l'assemblée de Clontarf et l'emprisonnement du *Libérateur*.

Mitchell prit la direction du journal *The Nation*, après la mort soudaine du grand poète Thomas Davis, et prêcha ouvertement la révolution, la république et l'indépendance. Le parti de la guerre était formé. O'Brien y était opposé. Mitchell fonda le *United Irishman*; Thomas-Francis Meagher fut l'orateur de la section avancée de la jeune Irlande.

Devançant le parti des modérés, Meagher s'écriait dans un de ses discours incomparables, faits contre les opinions de résistance passive d'O'Connell : " Je ne suis pas un de ces timides moralistes qui disent que la liberté ne vaut pas une goutte de sang. . . .

' Ah! de chaque coin de terre où l'héroïsme a eu un sacrifice ou un triomphe, une voix s'élève pour condamner à l'ignominie la tourbe servile qui prône une pareille maxime."

Dans une autre circonstance, à l'occasion de la révolution française, refusant de maudire l'épée qui frappait sans cesse, il disait : " Maudire l'épée! jamais, car elle a été bénie par le Dieu des batailles depuis le jour, où dans la vallée de Béthulie une héroïne juive en arma son bras pour trancher la tête à un tyran pris de vin, etc. "

Aux juges qui vont le condamner à mort il dit : " Je ne suis point ici pour vous demander en tremblant cette vie que j'ai consacrée à l'indépendance de mon pays. . . . Je l'offre, cette vie d'un jeune cœur, sur l'autel de ma patrie comme preuve de la sincérité avec laquelle je n'ai cessé un instant de parler et de lutter pour elle. . . .

" Non, malgré tout, je ne désespère nullement de mon pauvre vieux pays, de son bonheur, de sa liberté, ni de sa gloire."

Condamné à mort, puis déporté aux Bermudes, Meagher réussit à s'échapper; il devint général dans les armées fédérales pendant la dernière guerre américaine. Nommé ensuite gouverneur de Nebraska, ce brave soldat se noya accidentellement dans le Missouri, en route pour son nouveau poste.

Le gouvernement anglais écrasa bientôt ces nouveaux chefs qui furent tous condamnés. L'exil de Mitchell aux Bermudes mit fin à cette nouvelle alliance libératrice et depuis lors, le système des évictions fut mis en force avec la plus cruelle rigueur. Un million d'Irlandais laissèrent le pays de 1847 à 1857. Jamais on ne vit désolation plus triste. En toutes saisons l'on jetait de pauvres affamés

en dehors de leurs misérables cabanons. Ces victimes mouraient de froid et de faim et les plus fortunées laissaient, pour toujours, leur île d'autant plus chère à leur cœur qu'ils y avaient plus souffert; car c'est une loi de notre nature de chérir davantage ce qui nous a coûté plus de maux, plus de sacrifices, plus de douleurs, plus de larmes. C'est en raison de cette loi mystérieuse de l'amour que les mères aiment si tendrement leurs enfants. L'on ne chérit guère ce qui ne coûte rien, la souffrance étant la mesure de l'affection humaine. (1)

Ceci nous fait mieux comprendre l'immense amour de l'Irlandais pour sa patrie et son brûlant patriotisme qui ne s'éteint jamais, sous quelque zone que le malheur ait chassé les enfants d'Érin. Toujours le son de la harpe fait palpiter son cœur; toujours l'hymne national le fait pleurer (2).

Malgré ces évictions, à cause des dépenses extravagantes des land-lords, ceux-ci se trouvèrent dans l'embarras et le gouvernement dut leur venir en aide par une législation leur permettant de vendre leurs propriétés, sous autorité de justice.

(1) De 1800 à 1870 il y eut 40 statuts de coercition de passé en Angleterre contre les Irlandais, et de 1849 à 1882 il y eut 200,000 de personnes expulsées de leurs demeures.

Depuis 50 ans, voici la liste des *bienfaits* du gouvernement anglais envers l'Irlande.

Mortes de faim.....	2,500,000	personnes.
Chassées de leurs demeures.....	3,668,000	“
Expatriées.....	4,200,000	“
Emigrants morts durant la traversée, sur des vaisseaux infectés..	75,900	“
Emprisonnées sous les lois de coercition.....	3,000	“
Tuées dans la suppression des assemblées publiques.....	300	“
Pendues pour résistance à la tyrannie.....	97	“
Mortes dans les prisons anglaises.....	270	“
Papier-nouvelles (journaux) supprimés.....	12	“

(2) “ *Dear Harp of my country! in darkness I found thee,  
The cold chain of silence had hung o'er thee long,  
When proudly, my own island Harp! I unbound thee,  
And gave all thy chords to light, freedom, and song!  
The warm lay of love and the light note of gladness  
Have waken'd thy fondest, thy liveliest thrill;  
But so oft hast thou echoed the deep sigh of sadness  
That e'en in thy mirth it will steal from thee still.*

“ *Dear Harp of my country! farewell to thy numbers,  
This sweet wreath of song is the last we shall twine,  
Go-sleep with the sunshine of fame on thy slumbers,  
Till touch'd by some hand less unworthy than mine.*

Les locataires avaient encore plus besoin de secours législatifs que les propriétaires ; alors eut lieu une conférence à laquelle le Dr. Sir John Gray, le propriétaire protestant du *Freeman's Journal*, Mr. Greer, avocat presbytérien et Frederick Lucas, éditeur catholique du *Tablet* étaient présents. Le but de cette réunion était d'obtenir une législation plus équitable au sujet de la rente des terres. Cette circonstance donna lieu à la naissance de la *Brigade irlandaise* en parlement et au parti du "*Droit des tenanciers*". Malheureusement ce furent les escrocs, John Sadlier et son frère James, William Keogh et Edmond O'Flaherty, qui en prirent la direction. Ces banquiers frauduleux, achetés par le pouvoir, contribuèrent à achever la ruine de l'Irlande.

Le parti des "*United Irishmen*" engendra celui du "*Rappel de l'Union*," ce dernier produisit celui de la "*Jeune Irlande*", lequel à son tour donna naissance à la "*Phoenix Conspiracy*," qui dégénéra bientôt en "*fénianisme*."

Les Fénians se recrutèrent parmi d'anciens soldats de la guerre de sécession en Amérique, et des sommes considérables furent mises à leur disposition. Le Canada fut envahi le 31 mai 1866 ; mais les États-Unis s'interposèrent et l'armée d'invasion dut rebrousser chemin. Les Fénians voulaient s'emparer de l'Irlande ; mais leurs plans furent dévoilés et le résultat fut encore l'échafaud et l'exil pour un grand nombre d'Irlandais.

Le pays souffrait toujours et ces spasmes violents indiquent assez sa malheureuse condition. L'Église d'État, dont la collection forcée des dîmes seules avait coûté près d'un million de vies et avait fait répandre assez de sang pour remplir toutes les églises protestantes du pays, fut enfin abolie en 1868 par Gladstone. Cet acte de justice fera l'honneur éternel de ce célèbre homme d'état.

La "*question agraire*" étant la seule qui n'avait pas encore obtenu de réglemeut, devint le pivot de l'Opposition irlandaise en parlement. Elle donna naissance à un grand nombre de sociétés secrètes. On dit parfois que le fermier irlandais n'est pas industriel ; c'est une calomnie. Quand il a amélioré sa terre, invariablement ses rentes sont augmentées. A quoi lui servent donc ses travaux et ses sueurs, sinon à enrichir et à engraisser ses oppresseurs ? Voilà pourquoy

*If the pulse of the patriot, soldier, or lover,  
Have throbb'd at our lay, 'tis thy glory alone ;  
I was but as the wind, passing heedlessly over,  
And all the wild sweetness I wak'd was thy own !*"

les revenus diminuèrent constamment dans ce beau et fertile pays. Et l'Angleterre, aveuglée par je ne sais quel démon de la rapine et de l'injustice, s'acharne toujours et recule sans cesse la solution d'une question qui pourrait bien, avant longtemps, contribuer à son déclin.

## HOME RULE.

Depuis l'Union l'Irlande est gouvernée par la coercition, par la tyrannie, par le fer, le feu, l'exil et l'échafaud. Ces mesures iniques, indignes du monde civilisé, donnèrent lieu, en 1873, au grand mouvement national actuel du "*Home Rule*". Le Protestant Isaac Butt en fut le premier chef. Par ce *Home Rule*, l'on demande simplement ce que l'Angleterre a accordé au Canada et à toutes ses colonies, un gouvernement national indépendant en matières de législation locale. Butt fut remplacé comme chef de parti par un autre chef protestant, l'honorable et énergique Charles Stewart Parnell, qui, espérons-le, conduira son parti à la victoire. Ses lieutenants sont Michael Davitt, Justin McCarthy, Dillon, Sexton, Harrington, O'Brien, Arthur O'Conner, John O'Conner Healy, Sir Thomas H. D. Esmond, E. D. Gray, T. D. Sullivan, etc. Le gouvernement les emprisonne, les persécute ; n'importe, la souffrance et le sang sont les deux avocats les plus puissants auprès du ciel. La victoire arrive.

Le sang de l'Irlande a été une semence de catholicisme par tout l'univers. Si le sang répandu injustement attise l'enfer, il embellit également le ciel. Que les bourreaux continuent leur œuvre ; les martyrs recevront bientôt leur récompense, en rendant à la patrie ses antiques libertés et en donnant au ciel des millions de saints. Car c'est en vain que l'Angleterre, par ses tyrannies odieuses et sanglantes, croit effacer à jamais l'Irlande, son histoire, sa foi, ses œuvres. Toujours les enfants de saint Patrice montreront à l'univers leurs glorieuses blessures ; toujours la foi illuminera leur front de ses purs rayons. Moore l'a dit avec vérité :

" *The gem may be broke  
 By many a stroke,  
 But nothing can cloud its native ray ;  
 Each fragment will cast  
 A light to the last,  
 And thus, Erin my country, though broken thou art,  
 There's a lustre within thee that nê'er will decay.*"

S'il nous était permis de donner un conseil aux Irlandais d'Amérique, nous leur dirions : " Frères ! pourquoi ne vous unissez-vous pas avec vos amis, les Canadiens-Français ? Pourquoi supportez-vous toujours les adversaires de ces derniers en toutes circonstances ? Ne sommes-nous pas unis par des liens de fraternité et de foi ? Nos intérêts ne sont-ils pas les mêmes ? Vos luttes n'ont-elles pas été les nôtres ? Nos cœurs ne battent-ils pas à l'unisson des vôtres ? Une bonne fois, épaules contre épaules, cœurs contre cœurs, la main dans la main, marchons unis et forts vers nos grandes destinées ! Portons haut notre étendard, celui de saint Jean-Baptiste et de saint-Patrice, et l'avenir est à nous."

Courage, ô noble Irlande ! S'il fallut le sang d'un Dieu pour racheter le péché de la première femme, il a fallu sept siècles de ton sang pour racheter celui de la malheureuse Devorgilla. Les gémissements de tes enfants, jetés par l'oppression systématique qui les écrase sur tous les rivages du monde, retentissent sans cesse chez tous les peuples, et demandent au ciel et à la terre une vengeance qui arrivera tôt ou tard.

Car, ô Irlande catholique ! tu ne t'es courbée ni devant l'apostasie de l'Angleterre, ni devant la persécution d'Elisabeth, ni devant le feu de Cromwell, ni devant le fer de Guillaume d'Orange, ni devant la famine, qui si souvent te décime, ni devant l'avarice des lords qui t'ont dépouillée injustement de ton sol. Et pour te récompenser de ton inaltérable fidélité à Dieu et à saint Patrice, le ciel te conservera toujours et ta religion et ta foi et tes larmes et tes espérances et ton territoire et ton nom alliés à celui de tes oppresseurs. Aussi dit-on encore en parlant des îles britanniques : le royaume-uni d'Angleterre et d'Irlande. Car le Seigneur a toujours ses vues providentielles sur ton peuple de martyrs.

CHS. THIBAUT.

# ROSE MARIE <sup>(1)</sup>

## CHAPITRE II.

### L'AUTOPSIE ET SES SUITES.

“ Cette jeune personne, affirme-t-on, est morte subitement, ” dit le docteur Galenson avec solennité, “ au milieu de la cérémonie des épousailles, et cependant il n’y a pas eu d’autopsie. En effet, il y a de cela huit jours; il y aurait eu décomposition des tissus et des fluides exposés, et cette décomposition se serait manifestée à nos sens en ouvrant la bière. De plus, la figure et les mains sont parfaitement blanches, sans la moindre décoloration. Tout cela est très remarquable, surtout comme le seul signe certain qu’il y ait mort, c’est un commencement de décomposition. Or, ce signe manque ici totalement; il nous faudra donc procéder avec la plus grande précaution.”

Il y eut un léger murmure d’approbation de la part des étudiants.

“ Donc, ” continua le docteur, “ les médecins quels qu’ils soient, qui ont permis l’inhumation de cette personne avant de s’être assurés d’un commencement de décomposition, se sont rendus coupables de négligence criminelle. Il y a là, Messieurs, évidemment un mystère à sonder.

“ De plus, conçoit-on, qu’on ait pu l’enterrer avec son riche costume, et ses bijoux? N’était-ce pas s’exposer au danger inévitable de voir arriver ce dont nous sommes tous témoins, un vol sacrilège inspiré par la cupidité ?

“ Comment ces misérables ont-ils réussi à tromper ou à corrompre les gardiens du cimetière? Ce n’est pas facile à imaginer. Quoi qu’il en soit, c’est providentiel que M. Hartley ait été absent dans cette circonstance et que nous ayons prolongé notre veille.

“ Il est certain, et je suis de l’avis de mon jeune ami O’Morra, que nous devons traiter ces restes avec le plus grand respect possible et les rendre, si faire se peut, au caveau d’où ils ont été enlevés; mais en même temps, c’est notre devoir de pénétrer dans ce mystère, et peut-être nous réussirons à dévoiler un crime.”

“Je n’objecte nullement à une investigation,” dit O’Morra.

“C’est parfait,” ajouta Fitzfulke.

“C’est notre devoir,” dit O’Callaghan.

“Nous sommes tous ici du même avis,” ajouta le comte.

Sur un signe du docteur Galenson, O’Morra enleva le grand bouquet de jasmin blanc — si admirablement façonné qu’on l’eût pris pour des fleurs naturelles — de la poitrine de la défunte, et détacha la chaîne de perles qui servait de lacet au magnifique corsage. Audessous de ce riche extérieur il n’y avait qu’un vêtement simple de laine blanche, et dans ses plis une grande médaille d’or attachée par un ruban bleu.

“Elle était catholique,” chuchota O’Callaghan.

.....  
 “Voyons maintenant,” continua le docteur, s’il y a quelque indice positif de vie. Et d’abord le pouls.”

En disant ces mots, il prit entre ses doigts, l’un après l’autre, les poignets de la défunte. Pas la plus légère pulsation. Il toucha l’artère carotide sans plus de succès. Puis il sembla réfléchir quelques instants :

“M. O’Morra,” dit-il enfin à voix basse, “veuillez lui placer votre main sur le cœur.” Le jeune homme obéit avec une émotion visible à la suggestion du docteur, puis après une demi-minute il pâlit et retirant sa main : “Je ne sens aucune pulsation,” dit-il avec animation, mais — je crois qu’il y a de la chaleur.”

“De la chaleur sans pulsation n’indique rien,” reprit le docteur comme désappointé; cependant il nous a parlé de chaleur dans la région du cœur.”

Il sembla absorbé, puis tira de son habit un petit sthétoscope en bois de cèdre, le posa doucement sur la poitrine de la défunte et y appliqua l’oreille. La scène était solennelle; le corps était là couché dans sa robe éclatante et son voile étoilé; ces traits si réguliers frappaient d’admiration dans le calme de la mort. L’anxiété des spectateurs était à son comble; mais elle était mêlée de confiance, car le docteur Galenson n’avait pas son égal pour l’auscultation. Il écouta longtemps et avec une grande patience; sa figure s’animait et se calmait tour-à-tour. Puis, se redressant, il dit d’une voix à la fois douce et ferme : “ELLE N’EST PAS MORTE”.

“Pas morte! est-ce possible?” s’écrient-ils tous d’une voix.

“Il y a eu deux pulsations du cœur, la première si douce que j’ai pu douter, la seconde absolument certaine.”

La surprise et la joie se peignirent aussitôt sur toutes les figures, et chacun à l'envi alla chercher les remèdes les plus capables de ranimer la vie. Malgré les soins les plus habiles et les agents les plus efficaces une heure entière se passa sans résultat apparent. Enfin, quel triomphe lorsqu'une glace appliquée aux lèvres de la ressuscitée s'obscurcit visiblement !—puis un soupir—une convulsion—les yeux s'ouvrent—la tête se soulève, un cri de détresse s'échappe de la bouche ; puis—les yeux se referment, la tête retombe ; tout rentre dans le calme.

“Ce n'est qu'une syncope,” dit le docteur.

“Il nous faut la retirer au plus tôt de cet affreux séjour,” dit O'Morra.

“Évidemment,” ajouta Fitzfulke, “il suffirait à lui seul pour donner la mort.”

Mais où la transporter ? Le comte suggéra un hôtel. O'Callaghan recommandait l'hôpital des Sœurs, qui n'était pas loin de là. Le docteur préférait l'hôpital civil, où il avait entrée libre. Fitzfulke condamnait tous ces projets et voulait qu'on la menât chez elle, oubliant qu'ils ignoraient son nom de famille.

Un hôtel était hors de question, et pendant que Fitzfulke courait chercher une voiture et que le docteur et O'Callaghan plaidaient chacun en faveur de son hôpital, O'Morra fit une suggestion qui d'abord ne trouva aucune faveur : c'était de transporter la malade dans la maison de pension privée sur les hauteurs de Brooklyn, où le comte et lui-même logeaient.

“C'est trop loin”, dit le docteur avec décision.

“Si nous trouvons que c'est trop loin pour elle, nous nous arrêterons à l'hôpital civil,—il est sur notre route”, dit O'Morra adroitement.

“C'est vrai,” répliqua le docteur ; “votre idée me paraît bonne.”

“Les Sœurs de Charité sont les meilleures gardes-malades du monde”, insista O'Callaghan.

“L'air y est si pur et le voisinage si tranquille”, ajouta O'Morra ; “et puis l'hôtesse Miss Tankerville, elle-même bonne catholique, en aura tant de soin.”

“Si la famille est catholique je n'ai plus d'objection,” dit O'Callaghan ; “à l'hôpital civil on la laisserait mourir sans prêtre.”

Quand Fitzfulke revint pour annoncer que la voiture était à la porte, tout le monde s'était rangé à la proposition d'O'Morra. Ce bon Rory avec son air d'innocence avait le talent de les faire tourner tous autour de son petit doigt.



En quelques instants la malade était transportée dans la voiture, la bière servant de brancard ; le couvercle, enveloppé avec soin ne fut point oublié, puis tous prennent place de leur mieux et les chevaux partent au petit trot vers le bateau traversier (*ferry boat*) en bas de la rue Wall.

Comme on tournait le coin, un superbe équipage passant au galop près d'eux leur fit pousser spontanément à tous une exclamation d'horreur et d'indignation ; c'était Johnson conduisant le docteur Mannikin.

Le docteur Galenson en prit occasion pour recommander à tous un silence inviolable sur tout ce qui s'était passé.

"La sécurité aussi bien que l'honneur de notre collège," ajouta-t-il, "exige impérieusement la plus grande discrétion.

"Votre remarque est d'autant plus juste", dit le comte, "qu'il y ici évidemment une affaire ténébreuse."

"Surtout," ajouta le docteur, "si quelqu'un de nous rencontre le docteur Mannikin, de grâce pas un mot du succès de nos efforts."

"Miss Tankerville est la cousine de Mannikin," fit observer O'Morra, "mais comme depuis longtemps ils ne se voient plus, il n'y a pas de danger de ce côté-là."

"Tout s'arrange à merveille" ajouta le comte."

La voiture glissa doucement et silencieusement, quoique rapidement, sur le pavé couvert d'une légère couche de neige. Le docteur vit avec satisfaction que loin d'incommoder la malade, le voyage lui faisait du bien.

De fait lorsque la voiture roula sur le pont du bateau et que les lumières étincelantes se reflétèrent dans la voiture, on vit distinctement deux grands yeux s'ouvrir pour contempler à leur façon cette scène étrange. L'air était vif sur le fleuve, où flottaient des glaçons épars, et la lune elle-même semblait regarder avec ravissement le brillant spectacle de cette belle nuit d'hiver.

"Ces mécréants ont dû l'amener de Greenwood comme nous la remmenons," dit Fitzfulke, "placée en travers, car elle est trop grande pour entrer dans une voiture quelconque.

"Cinq pieds six pouces doit être la taille de mademoiselle," observa le comte Wissen avec une précision militaire ; c'est une belle taille pour une femme."

"Messieurs," ajouta le docteur Galenson, "son pouls est tout ce qu'on peut désirer de mieux."

Le bateau traversa le fleuve en toute hâte, puis entra majesté-

eusement dans son vaste compartiment du côté de Brooklyn. Un léger choc contre le pont, puis le départ des chevaux provoqua chez la malade un faible gémissement, qui perça tous les cœurs d'autant plus qu'il fut suivi d'un silence parfait.

La voiture grimpa la rue Montague, puis guidée par O'Callaghan qui connaissait les lieux, entra dans un jardin et s'arrêta devant une maison d'aspect imposant, d'où la vue s'étendait au loin sur la magnifique baie.

Un coup de sonnette donné d'une main vigoureuse amena bientôt au balcon d'abord, ensuite à la porte Miss Tankerville en personne ; mais déjà la malade avait été retirée de la bière et grâce au passepartout d'O'Morra, déposée tranquillement sur le sofa du salon.

"Ciel !" s'écria Miss Tankerville en la voyant au plein reflet d'une lampe brillante, "la pauvre enfant est tombée malade au bal ! qui est-elle donc ? oh ! quelle toilette admirable !"

"Miss Tankerville," dit le docteur Galenson avec majesté, "M. le comte Wissen et moi, nous vous avons choisie entre mille pour vous confier cette person ; nous connaissons votre discrétion et nous plaçons en vous une confiance entière. Nous ignorons son nom de famille, sa carte porte *RoseMarie*."

"A moins que ce ne soit *Marié*," dit le comte, "on néglige quelquefois les accents français dans ce pays-ci."

"*Marié*," reprit Miss Tankerville, "peut-être,—je connais une famille de ce nom. Eh bien, Messieurs, dois-je prendre soin de mademoiselle *Marié* ?"

"Miss Tankerville," dit le comte avec émotion ; "en vérité nous sommes trop heureux de pouvoir vous la confier."

.....  
Pendant ce temps O'Callaghan et Fitzfulke, restés près de la voiture, avaient déjà replacé le couvercle sur la bière et vissé tout solidement. Quand le docteur revint, on se décida sans difficulté à remettre incontinent cet objet précieux au gardien de Greenwood. Celui-ci reçut la bière sans demander de questions ; mais, tout ébahi et même alarmé, refusa de donner aucune information sur la famille à laquelle elle appartenait.

L'aurore commençait à paraître dans l'est avant que les trois jeunes gens eussent regagné leurs différents logis.

V. H.

(A suivre.)

# SAINT JOSEPH

## ENDORMANT L'ENFANT JÉSUS.

Dès que l'astre du jour a voilé sa lumière  
Et rappelle au foyer le joyeux laboureur,  
Joseph suspend aussi son pénible labeur,  
Et gagne à pas pressés sa paisible chaumière.

Près de l'humble berceau d'abord il vient s'asseoir,  
Prend l'enfant dans ses bras, l'embrasse et le caresse,  
" Que sur mon cœur, " dit-il, " tendrement je te presse,  
" Déposant sur ton front les longs baisers du soir.

" Mais déjà tes beaux yeux se ferment, tu sommeilles,  
" Ton limpide regard et ton œil demi-clos  
" Ont besoin, cher Enfant, d'un paisible repos,  
" Et le sommeil descend sur tes lèvres vermeilles.

" Dans la nature aussi tout goûte un doux sommeil,  
" Le petit passereau sous l'aile de sa mère,  
" L'agneau sur le duvet ou la toison légère ;  
" Enfant, repose en paix jusqu'au prochain réveil.

" Enviant mon bonheur, les lumineux archanges,  
" Ravis, silencieux, sur toi se pencheront,  
" Ils me verront, Enfant, effleurer ton beau front  
" D'un timide baiser, eux baiseront tes langes.

" Ta mère suspendant son ouvrage de lin,  
" Viendra voir reposer l'Enfant qui lui ressemble,  
" Déposer ses baisers sur tes doigts joints ensemble,  
" Et prier longuement près de ton cœur divin.

" Cher Enfant, tes yeux bleus, ton radieux visage  
" L'enivreront longtemps, car ton front est plus pur  
" Que le cristal de l'onde et son limpide azur,  
" Où les cieux étoilés reflètent leur image.

" Quand viendras-tu, Jésus, m'aider à l'atelier ?  
" Pliant sous le travail en vain je te désire,  
" Solitaire et pensif, loin de toi je soupire,  
" Soulevant tristement mon lourd outil d'acier

“ Quand pourrai-je, ô Jésus, guidant tes pas dociles,  
“ Te mener voir les fleurs, les papillons dorés,  
“ Les oiseaux gazouillants, les coteaux parfumés,  
“ Le grand Nil aux flots bleus, le lac aux eaux mobiles ?

“ Que ce temps paraît long à mon ardent désir !  
“ Mais la débile enfance à ce berceau t'enchaîne,  
“ Et malgré tes efforts tu ne pourrais qu'à peine  
“ Soulever le rabot que ma main fait gémir.

“ Entre mes bras, Jésus, clos en paix ta paupière,  
“ Le sommeil, cher Enfant, te fait vite grandir.  
“ Avec l'heureux Joseph bientôt veux-tu venir ?  
“ Ah ! profite à présent d'un repos salutaire. ”

Puis Jésus s'endormit et l'on n'entendit plus  
Que le bruit du fuseau qui dévidait la laine  
De la Vierge bénie et la légère haleine  
S'exhalant doucement des lèvres de Jésus.

Immobile, Joseph craignant qu'il ne s'éveille,  
N'ose dans son berceau poser l'Enfant qui dort,  
L'écoute respirer, l'entend, écoute encor  
Les doux bruissements de sa bouche vermeille.

Tous les sens de Joseph paraissent suspendus,  
En contemplant Jésus et sa grâce enfantine,  
Et quand l'aurore enfin vint dorer la colline,  
Il contemplait encor le sommeil de Jésus.

ARMAND.

## CHRONIQUE.

---

Recueillons encore deux petits traits édifiants qui se rattachent aux fêtes du jubilé sacerdotal du Saint-Père. Le Cardinal-Archevêque de Rennes ayant fait allusion au plan en relief de la maison-mère des Petites-Sœurs des Pauvres, exposé dans une des salles du Vatican, le Saint-Père dit : "Je serai heureux de la voir, je l'examinerai. J'ai établi les Petites-Sœurs à Pérouse et je me réjouis grandement de ce qu'elles aient maintenant une maison à Rome. Elles sont de vraies sœurs, des mères pour leurs vieillards. A Pérouse elles étaient si appréciées qu'elles n'avaient pas besoin de faire des quêtes, on leur apportait à l'envi tout ce qui était nécessaire pour leurs vieillards et pour elles."

Dans l'audience que le Saint-Père donna aux délégués des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, il dit : "Nos ennemis, dont le point de mire est aujourd'hui de déchristianiser les peuples, s'ingénient de toutes façons pour altérer dans les esprits l'idée de la charité, et cherchent avec un raffinement insidieux à substituer à la vraie charité chrétienne une charité fausse et mensongère. . . .

"Continuez à déployer votre pieux dévouement avec courage, sans crainte et sans respect humain, en même temps qu'avec modestie, et sans ostentation. Ainsi vous donnez au monde la démonstration de ce qu'est et de ce que peut le vrai esprit de Jésus-Christ, au profit et pour le bonheur de l'humanité."

L'opinion s'accroît de plus en plus dans le monde civilisé qu'il faut un arbitre à qui soient soumises les difficultés qui naissent entre les diverses nations, et que cet arbitre est tout trouvé dans le Souverain Pontife. Sans doute ce n'est point par un sentiment de foi qu'on a été amené à cette conclusion, qui nous reporte aux plus beaux siècles du moyen-âge; mais c'est déjà beau de voir même des impies et des incrédules avouer qu'après tout le Souverain Pontife par sa position, par ses vertus, par ses lumières est désigné d'avance comme le plus capable de remplir cette fonction si importante. . . .

\*  
\*  
\*

Les Chambres françaises ont voté le budget des colonies. M. Delafosse a fait encore une fois le procès des aventures coloniales; il a réclamé pour le Tonkin une administration moins coûteuse. "Si l'on

ne peut ou ne veut pas rappeler ces milliers de fonctionnaires qui se sont abattus sur les rives du fleuve Rouge, que l'on ramène nos soldats. La France n'est plus assez riche pour entretenir à grands frais au-delà des mers, cet état-major administratif dont tout prouve l'inutilité."

La Chambre s'est laissé convaincre en partie, et voilà 350,000 francs d'économisés.

La Commission du budget voulait supprimer aussi le budget du culte colonial. Mgr Freppel prit part aux débats avec sa verve accoutumée. La Chambre faillit rejeter toute demande de crédit pour les colonies, ce qui aurait entraîné la chute du ministère Tirard, dont l'existence est, comme on le voit, bien précaire. L'ambassade de France auprès du Saint-Père a failli également être supprimée. Décidément on avance, on veut aller au fond.

La magistrature française s'est un peu relevée dans l'estime des honnêtes gens en condamnant le trop fameux escroc Wilson, gendre de l'ex-président Grévy, à deux ans de prison, à trois mille francs d'amende et à la privation de ses droits civils pendant cinq ans.

\* \* \*

L'Italie, paraît-il, désire sortir le moins honteusement possible du guépier de l'Abyssinie, où elle s'est engagée si imprudemment. La France l'avait charitablement avertie de la folie qu'elle faisait en essayant de tirer les marrons du feu au profit de l'Angleterre; mais elle a prétendu être plus sage et elle a payé cher jusqu'ici sa soif de gloire. Les 20,000 hommes à qui le général San Marzano fait monter la garde derrière les retranchements de Massouah, trouvent avec raison que c'est une occupation peu récréative.

En Autriche, pays catholique dominé par la juiverie, les écoles ont été privées il y a quelques années du caractère religieux au point que nombre de maîtres juifs et protestants sont chargés de leur direction. Un mouvement s'est enfin produit sous l'initiative du prince de Lichtenstein pour remédier à ce mal; il a pour lui l'approbation des archevêques et évêques; espérons qu'il produira de bons résultats.

\* \* \*

En Allemagne, Bismarck est dictateur *de facto*; il obtient de sa Chambre tout ce qu'il veut. Les Allemands sont toujours les moutons dociles qui ont supporté tant de fantaisies tyranniques. Dans le cas présent il s'agit de mesures à prendre pour reprimer les socialistes, et le grand Chancelier est d'avis que ce qu'il y a de mieux à faire c'est de les traiter comme on traite des chiens enragés. Il est bien à craindre qu'il ne parvienne à les rendre plus dangereux:

Mais le grand événement non-seulement pour l'Allemagne, mais pour l'Europe et, par suite, pour le monde entier, c'est la mort du vieil empereur Guillaume et l'arrivée du prince Frédéric-Guillaume au trône royal de Prusse et impérial d'Allemagne. Il est en effet parfaitement certain que, tout en étant responsable de ce qui se

*faisait*, l'empereur Guillaume n'a été pour rien dans ce qui s'est passé depuis un quart de siècle : le chancelier était autocrate. Or, si Dieu prête vie au nouvel empereur Frédéric III, il est grandement à croire que cet état de choses cessera ; de fait il cesse déjà, et le monde entier salue l'aurore d'une ère de paix, car Frédéric III, comme prince impérial, a toujours montré une modération et une noblesse de caractère qui lui ont acquis l'estime, même des Français.

Quant à l'empereur, qui vient de s'éteindre dans la 91<sup>e</sup> année de sa vie, il a porté au tribunal de Dieu la responsabilité de trois guerres, dont les deux premières étaient des actes de brigandage de la pire espèce, et la troisième ne méritait guère d'autre nom, vu la provocation par laquelle on a forcé la France à jeter le gant.

\* \*

En Angleterre la démocratie fait des progrès rapides ; le député radical, M. Labouchère, a obtenu 163 voix sur 386, à la Chambre des Communes pour sa motion demandant l'abolition de la Chambre des Lords. Ce qui finira par perdre l'aristocratie anglaise, c'est surtout l'infatuation héréditaire qui leur fait refuser de rendre justice à l'Irlande ; mais l'opinion publique marche, et le jour n'est pas loin où l'Angleterre se repentira de ne pas avoir cédé plus tôt aux justes demandes d'un peuple opprimé par la plus cruelle des tyrannies.

\* \*

Enfin nous avons le texte des propositions du fameux Comité des Pêcheries. Ainsi que tout le monde l'avait prévu, nos droits ont été sacrifiés ; les faveurs que les États-Unis nous promettent, sont illusoire, tandis que les avantages que nous leur céderions, sont des plus tangibles. Malgré cela nos bons voisins font fi du traité projeté, et veulent nous faire croire qu'il serait à leur désavantage ; mais ils comptent bien se frotter les mains et rire dans leur barbe le jour où nos législateurs seront assez bonaces pour approuver ce traité.

Nos Chambres, il est vrai, sont réunies, mais jusqu'ici elles ne semblent pas encore avoir pris au sérieux leurs devoirs. L'Orateur de la Chambre basse a destitué plusieurs traducteurs des débats, MM. Tremblay et Poirier, accusés de s'être occupés de politique de parti. Là-dessus l'opposition prétend que l'Orateur a entrepoussé ses pouvoirs ; les esprits s'échauffent sur cette question, plus grave en réalité qu'en apparence ; mais le calme reviendra sans doute aussi promptement que la tempête.

Le Manitoba est loin de se résigner à se laisser priver de ce qu'il considère comme ses droits. M. Greenway, premier ministre est venu à Ottawa pour faire rendre justice à sa province et battre en brèche le monopole du *Pacifique Canadien*. Le gouvernement fédéral est placé dans un embarras évident ; comment en sortira-t-il ? à l'aide de sa majorité ; c'est tout simple.

Notre législature locale chôme encore ; mais le retour de M. Mercier annonce que les vacances touchent à leur fin. L'honorable Premier revient, dit-on, entièrement remis de son épuisement, et enchanté de son voyage à la Ville Eternelle. Tant mieux. D. C.

## BIBLIOGRAPHIE.

---

**Saint Jean Berchmans, modèle de la jeunesse chrétienne** par le P. LABORDE, S. J.

De tous ceux que le Saint-Père a canonisés le 15 janvier dernier, il n'en est point qui attire à lui les cœurs des fidèles au même degré que saint Jean Berchmans. C'est qu'il est un des patrons de la jeunesse et que la jeunesse sera toujours ce qu'il y a de plus intéressant au monde.

Le petit livre dont nous transcrivons ici le titre est une Neuvaine préparatoire à la fête de ce jeune saint ; il joint à tout le charme d'une biographie la solidité et le côté pratique d'un traité de perfection chrétienne et religieuse à la portée de la jeunesse studieuse. C'est dire qu'il mérite d'être entre les mains d'abord des maîtres chrétiens, et ensuite de leurs élèves ; il leur procurera abondamment de jouissances pures et leur inspirera de saintes résolutions.

---

**L'ordre de Malte en Amérique**, par J. EDMOND ROY.

La lecture de cette brochure ouvrira à plus d'un lecteur des horizons nouveaux. Elle nous a singulièrement intéressé et nous la recommandons chaudement à nos lecteurs. Nous y reviendrons plus en détail dans un prochain numéro.

Signalons seulement en passant que le lieutenant de M. de Montmagny est mentionné page 16, comme M. *DeLisle*, et page 39 comme M. *de l'Isle*. Le nom du célèbre Villiers de l'Isle-Adam se rencontre aussi plusieurs fois dans la brochure, écrit de différentes manières dont aucune n'est la bonne.

---

**Canada. Le guide du colon français, belge, suisse, &c., avec illustrations.**

Cette brochure, intéressante à plus d'un point de vue et indispensable aux colons qui nous arrivent d'Europe, a été préparée et publiée par M. Stanislas Drapeau. L'auteur a fait là un travail de patience en même temps que de zèle, dont nous le félicitons de grand cœur. Nous lui demanderons cependant la permission d'attirer son attention sur un paragraphe malheureux intitulé *Culte Religieux*, et dont la conclusion est : "A ceux qui sont habitués à ne voir qu'un seul culte autour d'eux, ou à vivre parmi des populations indifférentes, de pareils compromis (entre les différents cultes) peuvent sembler irritants ou puérils ; ici il n'y a qu'une voix pour en reconnaître l'heureuse influence."

Espérons que M. Drapeau a écrit cela de bonne foi, et qu'il n'a pas compris tout ce que cette phrase renferme d'expressions malsonnantes pour ne pas dire erronées.

---

**La pratique de la laiterie, suivant les données de la science**, par WM. H. LYNCH.

Quelques lignes de l'*Avant-propos* de l'auteur feront connaître son but, et nous croyons pouvoir dire que ce but a été atteint et que la brochure, publiée avec l'aide du Parlement du Canada, devrait être entre les mains de tous nos cultivateurs.

"Dans un temps de progrès à la vapeur, pour qui veut avoir sa place dans la concurrence des marchés de l'univers, il est essentiel d'adopter les *procédés améliorés* et les *méthodes scientifiques*.....

"Pour que l'industrie laitière soit payante aujourd'hui il faut 1o. améliorer les qualités marchandes des produits, 2o. réduire au minimum les frais de production."

Ajoutons toutefois que le français laisse à désirer. Que penser, par exemple, d'une phrase comme celle-ci : "Il est possible que le jour soit proche, où la *performance* sera reconnue comme base de la valeur."



**La légende d'un peuple, poésies canadiennes par LOUIS FRÉCHETTE.**

Nous avons reçu ce livre trop tard pour pouvoir en faire la critique dans le présent numéro de la *Revue* ; nous devons donc nous contenter, pour le moment, de citer à nos lecteurs quelques passages d'une critique faite par une plume autorisée, *E. des Buttes*, dans l'excellente *Revue littéraire*, que l'*Univers* donne comme supplément.

"Ce livre nous donne à admirer de très beaux vers, ayant toute la valeur d'archives ; des pages héroïques, réclamant leur place dans l'histoire de France ; des annales méconnues, qui se déroulent et offrent à nos regards étonnés des dévouements admirables, des combats homériques, des portraits superbes et fidèles : hardis caboteurs, pieux chevaliers, saints apôtres, nobles dames, pionniers bretons ou normands....."

"Dès le prologue, un peu surchargé "d'idées modernes" l'auteur, parlant de la découverte d'Amérique, dit :

Mais Colomb, en cherchant la moderne Ansonie,  
Ne fut, le fier chrétien en fit souvent l'aveu,  
Qu'un instrument passif entre les mains de Dieu.

"Il faudrait citer tout entier le morceau intitulé : *Notre histoire*. La précision des faits, la grandeur des souvenirs, l'énergie du style, la beauté des images, l'harmonie des rimes, tout y est ; c'est rapide, pressé, enlevé, enlevant.

"Tel est l'écrivain que M. Louis Fréchette est venu offrir à la mère patrie. Devant des bijoux si précieux, nous ne nous sentons pas le courage d'examiner à la loupe certaines tirades, qui nous ont paru entachées de l'utopie progressiste....."

"O poète ! ce sont les institutions du passé qui ont fait de votre peuple un grand peuple et votre *Légende* est un monument triomphal à la vieille France, votre mère et la nôtre."

**Eljen ! par JACQUES BRET.**

Puisqu'il faut absolument qu'on ait des romans dans notre siècle dégénéré, c'est un acte de zèle et de dévouement d'en composer et d'en publier d'inoffensifs et d'intéressants. *Eljen* est de ce nombre, nous sommes heureux de le dire. Nous ne connaissons l'auteur que par cet échantillon ; l'éditeur au contraire, Retaux-Bray, s'est acquis un rang distingué parmi ceux qui se font un devoir de ne publier que de bons livres, dussent-ils ne point amasser de fortune en le faisant.

*Eljen* n'est le nom ni du héros ni de l'héroïne, mais un mot hongrois qui correspond à notre mot *hourra* ou *vivat*. L'héroïne est Irène Karadyoni et le héros, André Diényi ; l'un et l'autre sont Hongrois. Leur caractère chevaleresque leur gagne dès la première page la sympathie illimitée du lecteur ; les obstacles qui s'opposent à leur bonheur sont formidables ; aussi l'intérêt grandit-il jusqu'au dénouement qui arrive d'une manière tout-à-fait inattendue, comme un *Deus ex machina*. Le lecteur captivé ne peut s'empêcher d'applaudir à la vue de l'issue fortunée de l'histoire de ce couple, et de bénir la divine Providence qui protège les bons et déjoue les projets des méchants.

Mais on ne saurait se garder en même temps d'un sentiment de pitié pour ces pauvres âmes, qui se torturent et se tourmentent et oublient à peu près constamment d'élever leurs regards vers le ciel et de puiser dans la pratique de la religion non seulement la force pour faire leur devoir, mais encore la consolation au milieu des épreuves de la vie. L'auteur sous ce rapport est trop timide et ce n'est qu'à de trop rares intervalles qu'il échappe à sa plume un paragraphe comme le suivant, qui pourtant produit sur le lecteur une impression bien plus agréable que ne le fait la vue d'une oasis sur un voyageur qui traverse un désert :

"Soulevée par ces flots contraires, Irène voyait grandir ses indécisions ; au lieu de s'adoucir, ses souffrances augmentaient ; les liens de sa situation se resserraient autour d'elle. Lasse de lutter contre ses appréhensions, elle se jeta sur son prie-Dieu en pleurant et y resta longtemps agenouillée, la tête dans ses mains....."

D. C.